

BULLETIN

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Volume 8, numéro 4
Printemps 2002



Dossier
**De Nuremberg
à La Haye**

page 3

Rencontre avec...
**Geneviève
De Gaulle**

page 9

**La Guerre
du Liban**

vue par
Wajdi Mouawad

page 15

L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 35 \$ à l'ordre de l'APHCQ, à Luc Lefebvre, Cégep du Vieux-Montréal, 255, Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 1X6; courriel: mederic@videotron.ca

Pour rejoindre l'association, prière d'adresser toute correspondance à Jean-Pierre Desbiens, Collège François-Xavier-Garneau, 1660, boulevard de l'Entente, Québec (Québec) G1S 4S3; téléphone: (418) 688-8310, poste 3643; courriel: jpdesbiens@cegep-fxg.qc.ca

Adresse courriel du site de l'APHCQ:

aphcq@videotron.ca

Adresse électronique du site web:

http://pages.infinit.net/aphcq

Pour faire paraître un article,

envoyer la documentation à
Martine Dumais, Cégep de Limoilou,
8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2;
téléphone: (418) 647-6600, poste 6509;
télécopieur: 647-6695;
courriel: mdumais@climoilou.qc.ca

EXÉCUTIF 2001-2002 DE L'APHCQ:

Président: Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)

Secrétaire-trésorier: Luc Lefebvre
(Cégep du Vieux-Montréal)

Directrice: Chantal Paquette
(Cégep André-Laurendeau)

Directeur: Rémi Bourdeau
(Collège François-Xavier-Garneau)

Directrice, responsable du Bulletin:
Martine Dumais (Cégep de Limoilou)

Vie associative: Mot du Président	1
Des nouvelles de notre monde	2
Dossier «De Nuremberg à La Haye»	
• Le drame des Balkans. Rencontre avec Renéo Lukic	3
• Slobodan Milosevic devant ses juges	5
• AMEN, ou quand l'Histoire fait controverse	6
• Nuremberg (La série télévisée)	8
Rencontre avec... Geneviève de Gaulle-Anthonioz (1920-2002)	9
Dossier sur les stages et les voyages	
• Le Projet international à Marie-Victorin	12
• Le Projet international du Collège Mérici	13
• La formation par l'expérience: un rendez-vous avec l'histoire	14
Dans les classes et ailleurs	
• Le lieu du crime	15
• La guerre froide et le Tiers-Monde: apprendre par l'exemple	16
• Le 3 ^e Salon national d'histoire et du patrimoine	19
Vox populi: Quelques coups de cœur... ..	20
De la plume à la souris	
• Matériel photographique et cartographique au bout de votre souris	22
• Les stratégies missionnaires des Jésuites	23
• La Réforme contre la Renaissance: le match préliminaire	23
• Historiens d'Alexandre	24

Comité de rédaction

Guillaume Bégin
(membre-associé)
Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)
Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)
Denis Dickner
(Cégep de Limoilou)
Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)
Martine Dumais, coordonnatrice
(Cégep de Limoilou)
Christian Gagnon
(Conservatoire Lasalle)
Hélène Laforce
(Cégep de Limoilou)
Patricia Lapointe
(membre-associée)
Pierre Ross
(Cégep de Limoilou)
Jean-Louis Vallée
(Cégep de La Pocatière, Centre
d'études collégiales de Montmagny)

Collaborateurs spéciaux

J. Maurice Arbour
(Université Laval)
Katherine Blouin
(étudiante, Université Laval)
Daniel Deschênes
(étudiant, Université Laval)
Lorne Huston
(Cégep Édouard-Montpetit)
Vincent Laverdière
(étudiant, Université Laval)
Denis Leclerc
(Collège François-Xavier-Garneau)
Mélanie Langlois
(étudiante, Université Laval)
Wajdi Mouawad
et la Revue Relations
Bernard Pépin
(Cégep Marie-Victorin)
Denis Veilleux
(Radio-Galilée)

Coordination technique

Denis Dickner

BULLETIN



Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Correction des textes

Monique Yaccarini
(Cégep de Limoilou)
Antoine Yaccarini
(professeur à la retraite,
Collège Mérici)

Conception et infographie

Sylvie Lacroix
(Ocelot communication)

Impression

Les Copies de la Capitale

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
mdumais@climoilou.qc.ca

L'équipe de rédaction tient à exprimer ses remerciements au Cégep de Limoilou pour son soutien.

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format «RTF».
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Nous retournerons les disquettes si vous nous envoyez une enveloppe affranchie portant votre adresse. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: automne 2002

Date de tombée pour les articles et les publicités: 30 septembre 2002

Mot du Président

NOTRE HUITIÈME CONGRÈS

C'est avec joie que nous vous avons accueilli au huitième Congrès de l'APHCQ. Je tiens à remercier tout d'abord la direction du Collège de Rosemont pour son accueil dans ses murs et pour son soutien apporté au comité organisateur. Mes remerciements s'adressent également à monsieur Jacques Pincince, professeur d'histoire au collège de Rosemont et membre de la première heure de notre association, ainsi qu'à nos collègues du Cégep du Vieux-Montréal qui ont fait équipe avec monsieur Pincince afin de rendre ce congrès possible.

Après une année 2001-2002 riche en rebondissements tant sur le plan international (les événements du 11 septembre) qu'à l'intérieur de nos murs (la réforme en sciences humaines), nous trouvons tout à fait approprié de consacrer au Congrès 2002 l'appellation « De quoi sera faite l'histoire ? ». À cet effet, les ateliers du Congrès de cette année ont été consacrés à ces deux thèmes directeurs que sont les événements internationaux et la réforme.

RÉFLEXION

L'année 2001-2002 fut très épuisante pour l'ensemble des professeurs du programme de sciences humaines et plus particulièrement pour nous en histoire. La réforme du programme et tous les rebondissements qui l'ont accompagnée, la conception des nouvelles grilles de cours dans nos collèges respectifs, les luttes qui ont animé les différents départements et la conception des plans cadres ont en effet marqué cette année.

Au delà des aléas de cette réforme, cette année en fut encore une de réflexion au sein de l'exécutif de l'APHCQ. Déjà l'an dernier, lors de notre assemblée générale (Limoilou 2001), nous vous avons fait part de nos questionnements concernant la « vocation » de notre association. Tous avaient convenu que nous n'étions ni un « lobby » ni un syndicat. Nous avions alors convenu que nos deux principaux rôles seraient ceux de formateur et d'informateur pour le bénéfice de tous nos membres. Nous croyons avoir atteint notre objectif de formation par le Bulletin de l'APHCQ et par notre Congrès. De plus, nous n'avons pas ménagé nos efforts afin de faire circuler autant que possible l'information au sein de notre membership et même au delà de celui-ci. Il nous est arrivé au moins

à deux reprises cette année de recevoir des demandes d'aide de professeurs, notamment pour la conception des plans cadres. N'était-ce pas là le but de notre association d'éviter l'isolement des collègues par le partage des informations et des compétences ?

Mais est-ce que nous répondons réellement aux attentes de nos membres ? L'annulation du brunch-conférence de Montréal l'hiver dernier nous a surpris et déçus, et nous nous sommes questionnés. Était-ce symptomatique d'un désengagement envers l'APHCQ ou un simple essoufflement de la part de nous tous en février au plus fort de nos travaux reliés à la réforme ? Nous nous sommes également questionnés sur le membership de notre association compte tenu que celui-ci stagne à une centaine de membres depuis quelques années.

C'est pourquoi nous vous demandons cette année encore de réfléchir sur les rôles et orientations que devrait privilégier l'APHCQ en communiquant avec nous dans les semaines à venir. Le prochain exécutif tiendra compte de tous les commentaires. Je crois profondément que d'un congrès à l'autre, nous devons tous contribuer à l'animation de notre vie associative eu égard aux orientations que nous nous donnons lors de l'assemblée générale.

CONGRÈS 2003

Cette année encore, nous sommes à la recherche d'un milieu qui nous accueille-rait pour notre neuvième Congrès, soit celui de 2003. Il est vrai qu'après cette longue et difficile année, il n'est pas « tentant » d'ajouter cette tâche à celles que nous avons déjà. Mais notre association en dépend et notre Congrès demeure, quoi qu'il en soit, le point culminant de notre vie associative. Je crois donc profondément que l'organisation de ces congrès passe par un consortium de membres de collèges variés afin de partager les tâches mais aussi les idées comme les gens de Rosemont et du Vieux-Montréal l'ont fait cette année ou comme l'a fait l'équipe de professeurs de Québec pour le Congrès 2001 à Limoilou. De plus, le soutien de l'exécutif (quel qu'il soit) demeure indéfectible au comité qui prendra à sa charge l'organisation du Congrès 2003. Enfin, l'exécutif propose de produire un « cahier de charges » pour

faciliter le travail des organisateurs dans les années à venir.

MERCI...

Après une année à titre de directeur et deux autres années à la présidence de l'APHCQ, je tire ma révérence. Je suis fier d'avoir pu servir notre association et je l'ai fait avec passion au meilleur de mes capacités et connaissances. Ce fut pour moi trois années fort bien remplies et très valorisantes. En effet, j'y ai vécu de très riches moments qui m'ont permis de grandir tant sur les plans professionnel que personnel. Plusieurs personnes ont participé à cette belle aventure et je tiens à les remercier tous sans exception : Patrice Régimbald, Lorne Huston, Joceline Chabot, Géraud Turcotte, Hermel Cyr, Chantal Paquette, Luc Lefebvre, Rémi Bourdeau et Martine Dumais qui ont été membres de l'exécutif avec moi au cours des trois dernières années. Je remercie également ma « Gang » de Québec, un groupe extraordinaire composé d'une vingtaine de professeurs, qui ont cru dans la vie associative que je leur ai proposée dans La Vieille Capitale. Finalement, je m'en voudrais d'oublier mes collègues du Collège François-Xavier-Garneau qui m'ont soutenu sans ménagement depuis trois ans. J'entends toutefois demeurer un membre actif de l'APHCQ et je compte bien assurer la continuité de la vie associative dans la région de Québec. Merci à tous et longue vie à l'APHCQ. ♦

Jean-Pierre Desbiens

DERNIÈRE HEURE

Le
Collège Mérici
sera l'hôte du
9^e Congrès
de l'APHCQ
en mai 2003.

DERNIÈRE HEURE



Nos collègues étant fort occupés en cette fin de session avec les cours, les corrections, les réunions, les colloques, les vacances à planifier, les voyages à préparer et... les fameux plans-cadre pour le cours d'Initiation à l'histoire de la Civilisation occidentale, nous avons pensé faire changement en vous faisant quelques suggestions pour la belle saison qui commence bientôt. Vous trouverez donc ci-dessous quelques idées de congrès et d'expositions, ainsi que de numéros de revues à ne pas manquer. Et le vox populi du présent numéro vous propose des ouvrages et des films qui ont séduit quelques-uns des membres de l'APHCQ.

Bonnes vacances à chacun et chacune !

QUELQUES EXPOSITIONS ET DES LIEUX HISTORIQUES À DÉCOUVRIR

Exposition « Chefs-d'œuvre italiens de Raphaël à Tiepolo » regroupant 43 œuvres des principaux peintres italiens des XVI^e et XVII^e siècles, dont Raphaël, Titien, Véronèse et Tiepolo. Musée des Beaux-Arts de Montréal durant tout l'été.

Exposition « Xi'an, ville éternelle ». Cette ville chinoise, capitale de la province du Shaanxi et antique capitale de la Chine, est en vedette au Musée de la civilisation de Québec. S'y ajoute depuis le mois de mai l'exposition « Jade, trésor suprême de la Chine ancienne » qui regroupe des objets datant de la période néolithique jusqu'à la dynastie des Qin. Et parmi ces trésors nationaux chinois, se trouve le linceul de la princesse Dou Wan de la dynastie des Han de l'Ouest (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.) (jusqu'au 2 septembre 2002).

Exposition « Les Vikings : la saga de l'Atlantique Nord » au Musée canadien des civilisations à Hull jusqu'au 14 octobre. L'exposition veut se détacher des clichés pour mettre l'accent, entre autres, sur les contacts entre les Scandinaves et les Amérindiens, qui furent plus importants qu'on l'avait cru.

Exposition « Saint-Laurent, la Main de Montréal » au Musée de Pointe-à-Callières (Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal) jusqu'au 27 octobre. Ce musée fête ses 10 ans cette année.

Économusée du Fier Monde à Montréal (exposition sur Jos. Venne, architecte et une présentation comparative des quartiers industriels de Barcelone et de Montréal)

Visite de La Seigneurie de la Nouvelle-France à Saint-Paulin (promenade en carriole, théâtre, fêtes champêtres du 19 au 22 juillet avec activités quotidiennes...)

Domaine Mackenzie King dans le Parc de la Gatineau, près d'Ottawa.

CONGRÈS

A tout seigneur, tout honneur :

Congrès de l'Association des professeurs et professeurs d'histoire des collèges du Québec, les 30 et 31 mai 2002 au Collège Rosemont à Montréal.

Congrès conjoint de l'AQPC (Association québécoise de pédagogie collégiale) et de l'APOP (Association pour les applications pédagogiques de l'ordinateur au post-secondaire...) organisé par le Collège François-Xavier-Garneau au Centre des congrès de Québec les 5, 6 et 7 juin 2002.

PETITES NOUVELLES EN VRAC...

Saviez-vous que...

Le domaine historique au sens large a fait belle figure à la dernière remise des prix de l'Ordre du Québec car madame Francine Lelièvre (archéologue et directrice du Musée-de-la-Pointe-à-Callières), messieurs Jacques Lacoursière (historien et animateur à la radio) et John Porter (historien de l'art et directeur du Musée du Québec) ont été décorés comme Officiers de l'ordre.

Il existe un Salon national d'histoire et du patrimoine qui s'est tenu pour la 3^e année à Trois-Rivières les 17 et 18 mai.

La deuxième plus importante collection d'égyptologie au Canada se trouve au Musée Redpath à l'Université McGill à Montréal.

QUELQUES NUMÉROS RÉCENTS DE REVUES À RECOMMANDER...

L'Archéologie, n° 58 (février-mars 2002) : dossier « L'armée romaine »

Cap-aux-diamants, n° 69 (printemps 2002) : dossier « Au pays des hommes forts »

Les Collections de l'Histoire, hors série, n°14 (janvier 2002) : « La droite : les hommes, la culture, les réseaux » (articles de M. Winock, R. Rémond, A. Rowley, J.-F. Sirinelli, R. Girardet, J.-P. Azéma, J.-P. Rioux...)

Les Collections de l'Histoire, hors série, n° 15 (mars 2002) : « La Guerre d'Algérie : sans mythes ni tabous » (articles de B. Droz, M. Winock, C. Aziza, B. Stora, A.-G. Slama...)

Dossiers d'archéologie, n° 271 (mars 2002) : « Les Parthes »

Dossiers d'archéologie n° 272 (avril 2002) : « Les artistes de pharaon : Deir-el-Médineh au Nouvel Empire » (Exposition au Louvres)

L'Histoire, n° 262 (février 2002) : « Comment on éduque les garçons et les filles. »

L'Histoire, n° 263 (mars 2002) : « L'extrême-gauche »

L'Histoire, n° 264 (avril 2002) : « Le commerce du sexe : maisons closes et traite des Blanches »

L'Histoire, n° 265 (mai 2002) : « Les civilisations disparues de la Méditerranée »

Historia, n° 664 (avril 2002) : « Léonard de Vinci : enquête sur la vie contrastée d'un génie »

Historia thématique, n° 75 (janvier-février 2002) : « Islam-Chrétienté : le choc des religions »

Le Monde de la Bible, hors-série 2002 : « Jésus : une vie d'homme, le fils de Dieu »

Notre Histoire, n° 196 (février 2002) : « Les origines de l'homme : nouvelles découvertes, nouvelles questions »

Notre Histoire, n° 197 (mars 2002) : « Croisades : l'autre vérité »

Notre Histoire, n° 198 (avril 2002) : « Les dieux de l'Égypte » (articles par Pascal Vernus, Françoise Dunand...)

Pédagogie collégiale, vol.15, n° 4 (mai 2002) : article sur « Comment évolue la pensée critique des élèves en Sciences humaines au collégial ? »

Sciences humaines, n° 126 (avril 2002) : « Les premiers hommes : nouveaux scénarios »

Traces (revue de la Société des professeurs d'histoire du Québec) vol. 40, n° 1 (janvier-février 2002) ; articles sur « Former les citoyens par l'histoire » et sur les « Manuels et enseignement de l'histoire » (niveau secondaire).

**Vous voulez qu'on parle de votre collège, des réalisations des enseignants de votre milieu... envoyez nous de vos nouvelles...
mdumais@climoilou.qc.ca**

Le drame des Balkans

Rencontre avec Renéo Lukic



Le texte qui suit a été réalisé à partir d'une entrevue avec Monsieur Renéo Lukic¹ portant sur la situation des Balkans. Dans un premier temps, l'entretien porte sur les difficultés de l'intégration de la région des Balkans à l'Union européenne. Dans un deuxième temps, le propos se centre principalement sur le procès de Slobodan Milosevic et le rôle du TPI pour l'ex-Yougoslavie dans la réconciliation nationale.

ANALOGIES ET DIFFÉRENCES ENTRE L'EUROPE CENTRALE ET L'EUROPE BALKANIQUE

Lorsque survient la période post-communiste, avec la fin de la Guerre froide en 1990, l'Union européenne cherche à intégrer les pays de l'Europe centrale et balkanique par un processus de démocratisation et de mutation économique devant aboutir, vers les années 2003 et 2004, à leur intégration complète au système européen. Ce qui est intéressant en regard de ces pays, c'est de constater que les deux régions après la fin de la Guerre froide sont allées dans des directions presque opposées. Les pays de l'Europe centrale, comme la Hongrie, la Tchécoslovaquie (la République tchèque et la Slovaquie) et la Pologne, ont suivi une trajectoire de la transition post-communiste qui a été suggérée par la Communauté européenne. Les directives sont de transformer l'économie, c'est-à-dire de faire de l'économie une priorité et de modifier le système politique, de passer d'un monopole du Parti communiste à un multipartisme qui va respecter les Droits de l'Homme. Dans un premier temps, il faut créer un espace politique et économique compatible avec l'Europe occidentale. La Communauté européenne, après les accords de Maastricht, a clairement indiqué aux pays de l'Europe centrale et balkanique qu'ils auront un accès d'abord graduel vers l'Union européenne en autant qu'ils réforment l'économie, qu'ils maintiennent un régime démocratique, qu'ils introduisent le respect de

l'individu et les Droits de l'Homme. Après 10 ou 12 ans, ils pourront être membres de l'Union européenne, ce qui signifie pour eux l'accès au développement économique et à la modernité.

Cette promesse était tenue des deux bords en Europe centrale. D'un côté les pays anciennement communistes acceptent une démocratisation, de l'autre la Communauté européenne leur offre une aide économique et des garanties au niveau de la sécurité et de la défense. Avant de devenir membre de l'Union européenne (en 2003 ou en 2004), ils font partie de l'OTAN, ce qui leur facilite les transformations politiques et économiques. Cette intégration à l'OTAN doit leur offrir une garantie de sécurité et de défense. En 1999, la Pologne, la Hongrie et la République tchèque étaient invitées à joindre l'OTAN, la Slovaquie qui était populiste avec un leadership pas trop respectueux des Droits de l'Homme avait été écartée graduellement. Après 2000, les changements en Slovaquie permettent de réintégrer les accords face à l'Europe centrale et d'être candidate, avec les 3 autres pays, à l'intégration européenne.

Pour ce qui est de l'Europe balkanique (l'Albanie et les anciennes républiques de la Yougoslavie, moins la Slovénie), elle partait sur un pied d'égalité avec les pays de l'Europe centrale, mais rapidement un fossé se creuse. Dans cette région, la transition post-communiste est bâclée. Au lieu de démocratiser le pays, le nationalisme serbe, en Yougoslavie, a décidé de redessiner les frontières dans le pays. La Serbie cherche, en remodelant les frontières intérieures, à créer une Grande-Serbie, détruisant la Yougoslavie. Dans ce contexte-là, le respect des Droits de l'Homme n'était pas à l'ordre du jour qui était plutôt de redessiner les frontières afin de créer un État-Nation serbe avec une population homogène. Dans ce contexte, dès 1990, avec les élections pluripartites, dans les Républiques du Nord (Croatie et Slovénie), il se dégage une opposition au nouveau gouvernement non communiste. Ces républiques sont décidées à aller dans la même direction que les pays de l'Europe centrale. Cette coupure à l'intérieur de la Yougoslavie correspond à la ligne de démarcation entre les régions ayant appartenu à l'ancienne monarchie austro-hongroise et celles qui ont été

occupées par les Ottomans. Les anciennes possessions austro-hongroises vont vouloir suivre la direction prise par l'Europe centrale.

LES BALKANS OCCIDENTAUX ET LA REDÉFINITION DES FRONTIÈRES

Au départ, la Yougoslavie est dans une bien meilleure situation que la Hongrie et la Pologne pour réussir la transition post-communiste. Avant 1990, son économie n'est pas aussi rigide que les économies planifiées du COMECON. Depuis les années 1970, l'économie yougoslave était déjà ouverte à l'Europe occidentale. Sa position était alors privilégiée en vue d'une intégration à l'Europe. Par contre, ce sont les élites serbes qui imposent un agenda portant vers la redéfinition des frontières intérieures. Cette imposition se fait d'abord à la population serbe, puis aux autres populations de la Fédération. Le leadership serbe cherche donc à refaire les frontières plutôt qu'à se démocratiser. Au moment où un groupe cherche à modifier ses frontières, son action devient incompatible avec la paix.

L'Union européenne, qui s'était engagée dès 1991 dans la démocratisation de la région, n'a pas su trouver les outils pour résoudre cette crise. Les outils économiques fonctionnaient bien en ce qui concerne l'Europe centrale, mais la promesse de l'intégration économique graduelle ne suffisait pas à régler une situation de guerre. En n'utilisant pas les outils nécessaires pour arrêter la guerre, l'Union européenne se discrédite dans la région de l'Europe du Sud-Est. Une nouvelle crédibilité ne se crée qu'après l'intervention de l'OTAN et les Accords de Dayton en 1995.

LE TPI ET LA RÉCONCILIATION YUGOSLAVE

Le modèle du TPI est celui de Nuremberg. C'est exactement la même idée qui sous-tend les deux tribunaux. Comme la réconciliation entre la France et l'Allemagne a été possible par Nuremberg, celle entre les peuples de l'ancienne Yougoslavie devrait l'être par le TPI. C'est la même analogie historique et la même logique qui ont présidé à la fondation du tribunal de La Haye : faciliter la réconciliation entre les peuples une fois les criminels condamnés. Comme en Afrique du Sud, il est probable que devra être mis en place une Commission de la Réconciliation. Déjà, les premières études sociologiques effectuées en Bosnie-Herzégovine sur la perception du TPI démontrent qu'il est considéré comme un élément clef dans cette réconciliation nationale.

1. Monsieur Lukic est professeur d'histoire à l'Université Laval. Il est spécialiste de l'histoire politique de l'Europe. Il s'intéresse plus particulièrement aux relations internationales en Europe. Son champ d'expertise couvre l'Europe centrale et orientale ainsi que la Russie.





Le Tribunal pénal international pour la Yougoslavie, qui siège à La Haye, doit juger les criminels de guerre afin de permettre une réconciliation nationale dans la région. Parmi les criminels qui sont recherchés par le Tribunal, il y a une majorité de Serbes, mais il y a aussi des Croates et des Musulmans. Par son choix très objectif des personnes à juger, le TPI reste l'instrument privilégié qui devrait permettre la réconciliation. Pour que cette réconciliation puisse vraiment se faire, il faut que les criminels, comme Rodovan Karadjic et Ratko Mladic, ceux qui ont commis des crimes de génocide comme à Srebrenica soient appréhendés et jugés pour leurs actes. Sans leur jugement, il sera impossible d'individualiser la culpabilité et ce seront les peuples qui seront culpabilisés. On ne peut maintenir cet état de responsabilité collective, tant pour les Serbes que pour les autres peuples.

En regard des travaux du TPI, le cas de l'ancien président serbe Slobodan Milosevic est particulier. Même s'il arrive à prouver qu'il n'a pas participé aux crimes de guerre, il peut en être tenu responsable par sa fonction, comme le furent de nombreux accusés lors des procès de Nuremberg. Ce n'est pas seulement l'exécution ou l'assassinat qui rend la personne coupable, mais aussi l'organisation des événements. Ainsi, à Srebrenica, le général Krstic qui a organisé les massacres, mais qui n'y a pas participé directement, a déjà été condamné à 45 ans de prison par le TPI. Il a aussi une responsabilité de fonction. Si une personne a occupé une fonction qui lui a permis de voir ce qui se passait et qu'elle n'a rien fait pour empêcher le crime de génocide, elle est responsable. En ce qui concerne le Kosovo, Milosevic était le président de la Yougoslavie et de la Serbie pendant les années de répression (1990-1991). Ces fonctions présidentielles font que c'est lui

qui a ordonné à l'armée de se déployer et d'agir au Kosovo. Là, il y a une responsabilité de fonction parce qu'il était le commandant en chef de l'armée. Il en est de même pour la période de la guerre en Croatie et en Bosnie. Entre juin-juillet et décembre 1991, Milosevic a ordonné aux autorités paramilitaires d'agir. Le ministère de la Défense de la Serbie a alors équipé et armé les paramilitaires qui sont partis de Serbie pour aller en Croatie et ont ainsi armé les Serbes de Croatie. C'est dans ce contexte que Milosevic peut être inculpé pour des crimes

lors des deux périodes (guerres de Croatie et de Bosnie, guerre du Kosovo) et permettre un centrage de la culpabilité sur sa personne et sur ceux qui ont participé plus directement aux crimes.

Le TPI doit rester en fonction jusqu'en 2008 et prévoit juger une centaine de personnalités qui ont occupé des postes de commandement très importants. Au bout de ce processus, s'il y a un retour des réfugiés (pas seulement serbes comme c'est le cas actuellement, mais aussi croates, bosniaques et kosovars), et qu'il y a un décollage économique de la région avec l'aide de l'Union européenne, il est possible d'en arriver à une réconciliation. Contrairement à ce qui s'est passé après la Deuxième Guerre mondiale, il n'y a pas de compétition des Grandes Puissances dans les Balkans. Elles sont complètement retirées de la région. S'il n'y a pas de compétition, cette réconciliation aura lieu comme elle a eu lieu entre la France et l'Allemagne. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas entre les peuples de la région de grands antagonismes comme il en a existé tout au long de l'histoire entre la France et l'Allemagne. Il n'y a pas eu de Verdun dans les Balkans.

LES CONDITIONS D'UNE RÉCONCILIATION

La clause 7 des Accords de Dayton prévoit que les réfugiés retournent dans leurs foyers. Pour qu'il y ait une réelle réconciliation, il faut que cette clause se réalise. Il faudra que la communauté internationale soit plus sérieuse sur cette clause et qu'elle force, principalement la république serbe de Bosnie-Herzégovine, à permettre le retour. Aujourd'hui, le pourcentage des réfugiés croates et musulmans qui retournent est négligeable. Le retour des réfugiés, accompagné de la restitution des biens, est essentiel.

Entre 1995 et 1998, l'Union européenne est de nouveau présente dans la région. Avec le conflit au Kosovo, l'Europe est de nouveau discréditée puisqu'elle ne réussit toujours pas à remettre la région sur la voie de la démocratie. Il aura fallu attendre la destitution de Slobodan Milosevic et son inculpation par le TPI pour l'ex-Yougoslavie avant qu'il y ait de nouveau possibilité pour la Fédération de Yougoslavie de commencer le processus d'intégration à l'Union européenne.

Depuis, avec l'aide de l'Union européenne, les choses sont en voie de changement. Déjà, depuis peu, la Fédération yougoslave n'existe plus. La création de l'État nommé l'Union de la Serbie et Monténégro est un nouveau pas vers la réconciliation balkanique. Négocié avec l'aide de l'Union européenne, cet accord met en place un nouvel État plus décentralisé.

UN FUTUR POSSIBLE POUR LES BALKANS OCCIDENTAUX

Pour accéder à l'OTAN et à l'Union européenne, les pays de l'Europe centrale et balkanique ont dû accepter de renoncer à tout changement territorial. L'entrée de ces pays dans l'Union européenne devrait donc sceller une fois pour toutes la question des frontières et des minorités. Les risques pour la paix sont maintenant très faibles sauf en Macédoine. Ainsi, par exemple, il serait surprenant de voir des revendications hongroises sur la Voïvodine ou sur une partie de la Slovaquie.

La guerre a dévasté la région, les pertes humaines voisinent les 250 000 et les dommages économiques sont aussi importants. La guerre ne peut donc plus se faire dans les Balkans. Par contre, la paix ne va pas nécessairement amener la prospérité économique. Pour que ça se fasse, il faudrait qu'il y ait une consolidation et une solution de la question du Kosovo et de la Macédoine. Il faudra que les organisations internationales statuent sur le sort du Kosovo. Est-ce qu'il restera une région très autonome de la Serbie ou est-ce qu'il deviendra un État indépendant? Tant que la réponse à cette question ne sera pas apportée, l'instabilité de la région devrait continuer. Il en est de même pour la Macédoine où vit une minorité albanophone qui a pris les armes il y a deux ans. ♦

Jean-Louis Vallée

Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière



Slobodan Milosevic devant ses juges

Le 12 février 2002, Slobodan Milosevic, un ancien Président du Présidium du Comité central de la Ligue des communistes de Serbie et ancien Président de la nouvelle Yougoslavie, comparaît devant le Tribunal international spécial de l'ONU établi en mai 1993 pour juger les personnes présumées responsables de violations graves du droit international humanitaire commises sur le territoire de l'ex-Yougoslavie depuis 1991 (TPIY). Ce tribunal a été créé par le Conseil de sécurité des Nations Unies, en plein milieu de la guerre civile, pour juger ceux qui ont commis des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité, des crimes de génocide et des infractions graves aux Conventions de Genève de 1949. Dès 1995, le président de la République serbe de Bosnie, Radovan Karadzic et Ratko Mladic, commandant de l'armée des Serbes de Bosnie, sont formellement accusés de crimes de génocides et de crimes contre l'humanité; ces deux personnes font actuellement l'objet de mandats d'arrêts et sont toujours en fuite. Ce n'est qu'en mai 1999 que Milosevic, alors Président en exercice de la République fédérale de Yougoslavie, est formellement accusé de crime de génocide et de crimes contre l'humanité, en même temps que Milan Milutinovic, président de la Serbie, Dragoljub Ojdanic, chef d'état-major de l'armée yougoslave et Vlatko Stojiljkovic, ministre des affaires intérieures de la Serbie.

Entre 1989 et 1997, Milosevic est président de la Serbie, une République fédérée de l'ex-Yougoslavie; en 1997, il est élu Président de la République Fédérale de Yougoslavie. Il est défait aux élections présidentielles du 24 septembre 2000; il abandonne le pouvoir le 5 octobre mais il reste entièrement libre jusqu'à son arrestation 5 mois plus tard. Le 31 mars 2001, Milosevic est arrêté par les autorités de Belgrade et il sera finalement placé dans un avion à destination de la prison de Scheveningen, dans la banlieue de La Haye, le 28 juin 2001. Il semble que cette arrestation ait été obtenue à la suite de menaces américaines sur le nouveau gouvernement de Kostunica: non à des prêts consentis à la nouvelle Yougoslavie par le FMI et la Banque Mondiale si le nouveau régime ne livre pas Milosevic à la justice internationale.

Milosevic devient ainsi le premier chef d'État à comparaître devant un tribunal international pour y répondre de ses crimes. Il est vrai que Guillaume 11, ex-empereur

d'Allemagne avait déjà fait l'objet d'un acte d'accusation dans le cadre du Traité de Versailles, à la fin de la Première Guerre mondiale, «pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités», mais aucun procès ne fut intenté contre lui, son pays de refuge, la Hollande, ayant refusé de l'extrader.

Milosevic, ce diplômé de droit de l'Université de Belgrade, est accusé pour des crimes commis en Croatie en 1991-1992, en Bosnie en 1992 et 1995 et au Kosovo en 1999. Il n'est pas accusé d'avoir physiquement commis les crimes en question, mais il est accusé individuellement d'avoir planifié, incité à commettre, ordonné ou de toute autre manière aidé et encouragé à planifier, préparer et exécuter de tels crimes; par ailleurs, un chef d'état est responsable des actes criminels de ses subordonnés s'il savait ou avait des raisons de savoir que ceux-ci s'approprieraient à commettre ces actes ou les avaient commis et qu'il n'a pas pris les mesures nécessaires et raisonnables pour empêcher que ces actes ne soient commis ou en punir les auteurs.

◆◆◆
**Milosevic devient ainsi le premier
chef d'État à comparaître devant
un tribunal international
pour y répondre de ses crimes.**
◆◆◆

Pour la Croatie, il est accusé d'avoir participé à une entreprise criminelle visant à évacuer environ un tiers du territoire de la République de Croatie de tous ses habitants non-serbes; les moyens utilisés furent l'extermination ou le meurtre de centaines de civils croates et autres civils non-serbes, y compris des femmes et des personnes âgées; l'emprisonnement et la détention prolongés et systématiques de milliers de civils croates et autres civils non-serbes dans des centres de détention situés en Croatie, en Bosnie et en Serbie; la torture, le travail forcé et les agressions sexuelles. Pour la Bosnie, Milosevic est accusé d'avoir participé à une entreprise criminelle visant à tuer de milliers de Musulmans et de Croates de Bosnie. Pour le Kosovo, il est accusé d'avoir participé au départ forcé d'environ 800 000 civils albanais en utilisant le recours à la force: bombardement des villes et des villages, incendie des maisons et des fermes, des-



Slobodan Milosevic

truction des édifices culturels et religieux albanais du Kosovo, meurtres de civils albanais du Kosovo, violences sexuelles sur des femmes, etc. Dans les trois cas, on l'accuse d'actes de persécutions, de meurtres et d'homicides intentionnels, de détention arbitraire et d'emprisonnement illégal, de tortures, de traitements cruels, d'actes inhumains, de pillages de biens publics et privés, d'expulsions et de transferts forcés, de génocide. Il risque la prison à perpétuité. Milosevic n'est pas le seul responsable à devoir faire face à ses juges. Plusieurs des criminels yougoslaves, petits sous-fifres ou haut-gradés, ont déjà été condamnés. À la date du 13 mai 2002, il y a 76 accusés devant le tribunal dont 49 sont en cours de procédure et 27 sont considérés comme des fugitifs. On peut suivre tous les débats entourant ces affaires sur le site web du TPIY.

C'est un véritable bonheur de constater que la conscience universelle est maintenant assez développée pour admettre que des chefs d'état ou de gouvernement, des généraux ou des commandants, doivent répondre de leurs crimes devant la justice internationale. Certes, il y avait eu le procès devant le tribunal de Nuremberg qui avait été chargé de juger les criminels nazis; mais plusieurs observateurs n'avaient pas manqué de dénoncer cette justice organisée par les vainqueurs de 1945 et qui, selon certaines interprétations, avait appliqué le droit international pénal d'une manière rétroactive. Avec le TPIY, puis avec la création du Tribunal international pour le Rwanda en 1994 – on assiste à un enracinement des idées mises de l'avant en 1945. L'aboutissement ultime de ce vaste effort international est la création d'une institution permanente, la Cour criminelle internationale, dont le statut a été adopté à Rome en juillet 1998 et entrera en vigueur le 1^{er} juillet 2002; cette Cour, qui siègera à La Haye, sera compétente pour juger les crimes de génocide, les crimes contre l'humanité, les crimes de guerre et le crime

Associated Press



d'agression. Ces développements sont loin d'être anodins : on assiste présentement à la construction et à la consolidation d'un droit international pénal dont la fonction est de préserver les valeurs fondamentales de l'humanité et de punir les actions qui leur portent atteinte. Le bras de la justice internationale pourra désormais rattraper tous les assassins potentiels qui pensent pouvoir s'abriter derrière leurs fonctions officielles pour commettre leurs desseins criminels. Le Statut de la Cour dit très clairement que la qualité officielle de chef d'état ou de gouvernement n'exonère en aucun cas de la responsabilité pénale individuelle ; il dit aussi qu'un chef militaire est

pénalement responsable des crimes commis par des forces placées sous son commandement et son contrôle effectif quand il savait ou aurait dû savoir que ces crimes allaient être commis. Tous les Pol Pot de ce monde, tous les petits Pinochet ou les petits Milosevic en puissance qui ne rêvent de pouvoir que pour mieux assouvir leurs passions criminelles et barbares, sous le couvert de la raison d'État, savent maintenant que des milliers d'individus à travers le monde n'auront désormais d'autre but que d'assurer leur comparution devant la Cour criminelle internationale si jamais ils mettent en marche leurs entreprises criminelles. Un rêve devenu réalité. Un pas

énorme pour l'humanité. La seule ombre au tableau est que la compétence de cette Cour ne s'étendra qu'aux actes commis après juillet 2002 ; c'est dire que les assassins qui gouvernent actuellement dans plusieurs pays du monde échapperont à l'autorité de cette Cour. Il reste aussi à voir si le Statut de cette Cour sera ratifié par tous les États de la planète, ce qui est loin d'être assuré. Pour le moment, contrairement au Canada, les États-Unis ont refusé de ratifier le Statut de la Cour. Bel exemple !... ♦

J. Maurice Arbour,

Professeur,

Faculté de droit, Université Laval

AMEN, ou quand l'Histoire fait controverse

«Provocation inacceptable», des dires du cardinal Lustiger. «Identification intolérable du symbole de la foi chrétienne avec celui de la barbarie nazie» selon Monseigneur Jean-Pierre Ricard, président de la Conférence des évêques de France¹. *Amen*, le nouveau film de Constantin Costa-Gavras, n'était pas encore sur grand écran qu'une controverse éclata dans l'Hexagone au sujet de l'affiche publicitaire du film. Œuvre d'Olivier Toscani, l'ancien concepteur publicitaire de Benetton, elle représente une croix «mi-gammée», «mi-catholique» rouge sur fond noir. Dans le sillage des protestations des autorités catholiques françaises, l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne (AGRIF) avec l'appui d'une dizaine de personnalités juives et du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP) intenta, le 15 février 2002, une action en justice contre le producteur, le réalisateur et le distributeur du film. L'accusation? «Atteinte diffamatoire à la sensibilité des Chrétiens»². Le 20 février, le Parquet de Paris se prononça contre l'interdiction de l'affiche du film, renvoyant au droit inaliénable de la liberté d'expression et de croyances. Deux jours plus tard, le tribunal de grande instance de Paris trancha la question : le film ne serait pas privé de son affiche qui, au demeurant, ne montrait pas d'assimilation formelle de la croix gammée et de la croix catholique.

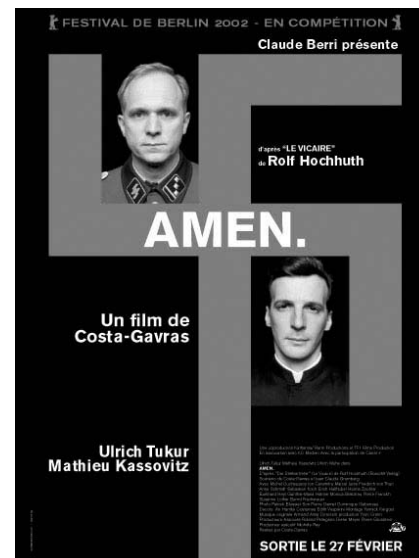
Si la controverse autour de l'affiche du film *Amen* fit couler autant d'encre, c'est avant tout parce que le propos même du film réveille l'un des vieux démons qui hante l'Église catholique et les historiens :

la question de la responsabilité du Vatican et de Pie XII dans le génocide juif. Librement inspiré de la pièce *Le Vicaire* de Rolf Hochhuth qui fit scandale lors de sa présentation en 1963, le film, présenté au dernier Festival du film de Berlin, s'articule autour de deux personnages. Le premier a réellement existé. Il s'agit de Kurt Gerstein (Ulrich Tukur), scientifique protestant membre des SS qui, découvrant l'atrocité de la solution finale et sa propre responsabilité dans l'élaboration de celle-ci, tente de témoigner de ce qu'il a vu afin qu'arrêtent les exterminations. Le second, Fontana (Mathieu Kassovitz), est un personnage de fiction. Jésuite italien en poste à Berlin auprès du nonce du Vatican, il se montre sensible au témoignage de Gerstein et tente d'intercéder auprès des hautes autorités catholiques, et notamment de Pie XII, pour qu'elles s'opposent ouvertement à la Shoah.

Si la critique française s'est montrée tiède à l'égard de ce quinzième long-métrage du très engagé Costa-Gavras³, tous reconnaissent les multiples défis auxquels fut confronté le cinéaste : Comment représenter par le médium du cinéma l'indicible violence de la Shoah? Comment mettre efficacement en scène la dynamique complexe et parfois paradoxale qui se noua entre les autorités nazies, les clergés locaux, le Vatican et les puissances Alliées? Comment faire comprendre tout à la fois le fossé qui sépare le discours et l'action, les jeux de coulisse, la culpabilité active des uns face à la passivité et à la lâcheté tout aussi coupable des autres?⁴ Les stratégies mises en œuvre pour résoudre ces problèmes, peu importe si elles atteignent ou non leur but, témoignent

des préoccupations artistiques, morales et historiques du cinéaste et contribuent à faire d'*Amen* un film artistiquement intéressant. Il suffit de penser au jeu épuré des comédiens et à certains procédés cinématographiques (la scène, historiquement impossible, où Gerstein découvre l'atrocité de la solution finale à travers un œilleton ; les plans répétés de trains pleins aux portes fermées et vides aux portes ouvertes ; la scène où les officiers SS élaborent leurs plans d'extermination autour d'un bon verre de vin) qui sont d'une efficacité prenante. En revanche, il est vrai que la charge importante d'informations, qui témoigne de recherches historiques approfondies, peut déconcerter le spectateur non-initié à cet épisode de l'Histoire.

Quant à l'historien, il se doit de reconnaître les qualités de ce film qui, tout en flirtant avec la tradition hollywoodienne, demeure historiquement crédible⁵. Ainsi



tant le tollé soulevé auprès des autorités chrétiennes par le génocide des malades mentaux que le quasi-silence de ces mêmes autorités devant la réalité du génocide juif, l'argumentation déployée par le Vatican pour justifier son inaction⁶, le discours prononcé par Pie XII à l'occasion de la nuit de Noël 1942, la persécution des Juifs à Rome et l'aide accordée aux criminels nazis par le pape après la guerre constituent des faits historiques attestés.

◆◆◆

**Amen confronte par ailleurs l'historien
à un problème crucial:
celui de l'accessibilité des sources.**

◆◆◆

Là où surgit le débat, c'est lorsqu'il est question de déterminer quelle fut l'attitude réellement adoptée par Pie XII à l'égard de la question de l'extermination des Juifs. Dans *Amen*, Costa-Gavras propose un personnage habilement et subtilement nuancé, plus lâche que coupable. Or la réalité historique semble avoir été beaucoup moins nuancée⁷. Les historiens semblent en effet s'accorder sur le fait qu'Eugenio Pacelli se montra, dès sa nomination comme nonce à Berlin en 1920, de connivence avec l'extrême-droite allemande. Si l'Église catholique défend toujours⁸ celui que certains surnomment le «Pape d'Hitler», le texte «Souvenons-nous: une réflexion sur la Shoah»¹⁰, publié par le Vatican 1998, constitue, tout comme la «Déclaration de repentance» de l'Église de France (1997), une première amorce dans l'adoption par l'Église catholique d'un regard historiquement critique envers son propre rôle dans la Seconde Guerre Mondiale.

Amen confronte par ailleurs l'historien à un problème crucial: celui de l'accessibilité

des sources. En effet, l'étude historique de l'Église catholique du XX^e siècle se heurte au double problème du refus du Vatican de rendre publiques ses archives et, si refus il n'y a pas, de la sélection par l'Église elle-même des sources mises à la disposition des historiens. L'échec, en juillet 2001, de la «commission paritaire» d'historiens juifs et chrétiens chargés d'établir le rôle de Pie XII pendant la guerre est une preuve cinglante de l'ampleur de ce problème. Jusqu'à aujourd'hui en effet, seule une portion des archives antérieures à 1922 était disponible. Or le 15 février 2002, Jean-Paul II annonça qu'à partir du début de l'année 2003, une partie des archives allant de 1922 à 1939 allaient être rendue publique. Cette décision, destinée à «mettre un terme à des spéculations injustes et ingrates»¹¹ et qui coïncida étrangement avec l'arrivée sur grand écran d'*Amen*, constitue certes un progrès, mais laisse tout entier le problème de la transparence de l'Église envers cet épisode trouble de son histoire¹².

Amen a donc le mérite de ne pas proposer de réponse, mais plutôt d'amener l'historien et, à sa suite, l'apprenti historien, sur plusieurs pistes de réflexion: Quel est le rôle du cinéma dans la construction d'une histoire pour «grand public»? Comment la religion peut-elle être considérée comme une puissance politique? Quels sont les dangers de la déformation historique? Comment parvenir à surmonter les obstacles de la partialité et de la subjectivité des sources? L'historien est-il chargé d'une «mission» sociale? Évitant les pièges du simplisme moralisateur, du mélodrame ou du «happy end», le dernier film de Costa-Gavras livre au spectateur un constat malencontreusement encore d'actualité aujourd'hui. Celui de l'ignominieuse passivité des uns devant la misère, la détresse et

l'agonie des autres. Ne serait-ce que pour cela, *Amen* vaut amplement le détour. ♦

Katherine Blouin

Étudiante à la maîtrise en histoire, Université Laval
Paris, avril 2002

Bibliographie

- «La déclaration du Vatican sur la Shoah», *Le Monde*, 18 mars 1998, Publication intégrale du texte «Souvenons-nous: une réflexion sur la Shoah», Document de la Commission romaine pour les relations avec les Juifs, traduction non-officielle du secrétariat de l'épiscopat français pour les relations avec le judaïsme.
- BOUZET, Ange-Dominique, «*Amen* ravive les plaies de l'Église sur l'Holocauste», *Libération*, 27 février 2002.
- BRUNETTE, Peter, «Berlin 2002: Costa-Gavras Returns from *Amen*», http://www.indiewire.com/film/reviews/rev_02Berlin_020214_Amen.html.
- CORNWELL, John. *Le Pape et Hitler*. Paris, Albin Michel, 1999, 490p.
- DE BAECQUE, Antoine, «Dès 1942, le Vatican savait», propos de l'historienne Marie-Anne Matard-Bonucci recueillis par Antoine de Baecque, *Libération*, 27 février 2002.
- FRODON, Jean-Michel, «*Amen*: Costa-Gavras force les silences de l'Église», *Le Monde*, 26 février 2002.
- JOZSEF, Éric, «Le Saint-Siège entrouvre ses archives: seuls les documents antérieurs à 1939 seront accessibles aux chercheurs», *Libération*, 27 février 2002.
- LACROIX-RIZ, Annie, «Pie XII, pape d'Hitler», *Le Monde* 2, 16, mars 2002, pp. 52-53.
- PERON, Didier, «Au cœur d'une douloureuse ambiguïté: La dénonciation de Costa-Gavras évite l'écueil du réquisitoire», *Libération*, 27 février 2002.
- PHAYER, Michael. *L'Église et les Nazis*. Paris, Liana Levi, 2002, 350p.
- TINCQ, Henri, «Un pape, *Amen* et le silence de l'Église», *Le Monde* 2, 16, mars, 2000, pp.50-51.
- WAINDROP, Édouard, «Pie XII, ou la collaboration passive: Deux ouvrages analysent l'action du pape complice par son silence», *Libération*, 27 février 2002.

1. Cité par Ange-Dominique Bouzet, *Libération*, 27 février 2002.

2. *Ibid.*

3. Parmi les films réalisés par cet artiste français d'origine grecque, mentionnons *Missing*, palme d'or à Cannes en 1981, *Music Box*, ours d'or au Festival du film de Berlin en 1989, *Mad City*, *L'Aveu*, *État de siège* et *Z.*

4. Michel Frodon, *Le Monde*, 26 février 2002.

5. Je me permets cependant de déplorer l'emploi unique de la langue anglaise, qui enlève de la crédibilité à la représentation historique, ceci d'autant plus que les personnages sont respectivement allemand et italien et que l'action se déroule tour à tour en territoire germanophone et italoophone. Sans doute faut-il voir dans ce choix un «sacrifice» visant une économie de moyens et un meilleur accès au marché anglo-saxon. Dommage...

6. Parmi ces arguments, mentionnons l'anticommunisme du Saint Siège, le renvoi à la traditionnelle politique de neutralité de la papauté, la volonté d'éviter aux Chrétiens et au Vatican les persécutions et les sympathies allemandes de Pie XII (cependant peu mises en relief par Costa-Gavras).

7. C'est le cas des historiens anglais John Cornwell (*Le Pape et Hitler*, 1999) et

Michael Phayer (*L'Église et les nazis*, 2002) et de l'historienne française Annie Lacroix-Riz. Le premier auteur s'attarde sur l'antisémitisme de Pie XII et occulte l'examen des positions de Pie XI envers le nazisme. Annie Lacroix-Riz (*Le Monde* 2, 16, p.53) attribue pour sa part une part des responsabilités à Pie XI qui, selon elle, «connaissait le sort des Juifs du Reich depuis février 1933» (il convient par ailleurs de mentionner qu'en 1937, Pie XI avait ordonné la rédaction de l'encyclique «L'unité du genre humain», qui condamnait le racisme et l'antisémitisme nazis; cet ouvrage, livré peu avant la mort du pape en 1939, ne fut jamais publié par son successeur; là encore donc, l'ambiguïté règne).

8. L'Église songe même, quoique timidement, à canoniser Pie XII.

9. C'est le cas de Cornwell (*Le Pape d'Hitler*) et d'Annie Lacroix-Riz (*Le Monde* 2, 16, p.53).

10. «La déclaration du Vatican sur la Shoah», *Le Monde*, 18 mars 1998.

11. Éric Jozsef, *Libération*, 27 février 2002; Henri Tincq, *Le Monde* 2, 16, p.51; Seules les archives liées aux rapports entre le Saint-Siège et l'Allemagne au cours de la période visée seront disponibles.

12. *Ibid.*



Nuremberg

Le succès nord-américain de la mini-série canadienne «Nuremberg» confirme l'idée voulant que les tragédies de la Seconde Guerre mondiale soient encore sources d'intérêt dans nos mémoires collectives. Alors que le Moyen-Orient s'échauffe sous les tirs israéliens et palestiniens et que les États-Unis pansent la cicatrice du 11 septembre, l'homme veut se rappeler son passé.

Le 14 novembre 1945, le procès des criminels de guerre allemands s'ouvre à Nuremberg. Vingt-deux membres du haut commandement nazi y seront jugés par le premier tribunal pénal international (TPI). Les accusés plaideront unanimement l'innocence aux principaux chefs d'accusation portés contre eux : crime contre la paix, crime de guerre et crime contre l'humanité. L'enjeu est de taille : si ces Allemands sont acquittés, les millions de morts chez les civils auront été accidentels. L'issue de ce procès est célèbre : 9 condamnations à mort par pendaison, 10 peines d'emprisonnement et 3 acquittements. Le seul qui échappera à la justice des Alliés est le célèbre général de la Luftwaffe, Hermann Göring : il se fera lui-même justice.

Réalisée par le Québécois Yves Simoneau («Dans le ventre du Dragon»), la mini-série Nuremberg nous introduit de manière éducative à la justice du TPI. La tâche première de cette instance internationale est d'établir une «nouvelle base de conduite» entre les nations, soit ses bases légales. Celles-ci sont un syncrétisme judiciaire de quatre superpuissances ayant des conceptions distinctes de la pratique du droit. Par cette justice universelle, l'espoir est que l'équité du jugement, comme de la sentence, constituent une victoire morale à cette cause commune : favoriser le maintien de la paix. Une telle calamité ne doit plus se reproduire.

La fidélité historique de cette production est fort appréciable. Les décors tels que la ville de Nuremberg détruite par les bombardements, ou encore la reconstitution du parlement de Nuremberg à partir de photos historiques ajoutent à ce réalisme. Beaucoup d'extraits du film sont tirés intégralement du livre de Joseph E. Persico «Nuremberg : Infamy on trial», lesquels furent choisis à même les transmissions sténographiques du procès.

Véritable leçon «d'histoire de l'histoire», les personnages de la mini-série nous enseignent l'importance de ne pas seulement se souvenir, mais aussi d'apprendre du passé et d'en faire naître les solutions du futur. Cette «solution», c'est une législation criminelle à l'échelle du monde : une morale universelle. Le procureur Robert Jackson souligne l'importance de ce devoir vis-à-vis de l'humanité, en voyant dans ce procès «un des plus importants tributs que la force ait jamais payé à la raison.»

Le choix d'acteurs britanniques (Brian Cox), américains (Alec Baldwin, Christopher Plummer) et canadiens (Paul Hébert, Benoît Girard), contribue à la richesse de cette mini-série. Les échanges sont fertiles et soulèvent inmanquablement la discussion, presque la polémique. La présence du psychologue juif Gustav Mahler Gilbert



Presse canadienne

(Matt Craven) auprès des prisonniers fournit une profondeur à cette production où les pensées des vaincus ne sont pas tues, mais clairement exprimées. Cependant, connaître le revers de la médaille implique parfois d'y trouver des souillures. Leurs confessions sont révélatrices de l'état psychologique des prisonniers. Elles permettent aussi de comprendre l'impact social des tributs imposés à l'Allemagne après la Grande Guerre. Le réalisateur traite également du rôle du peuple allemand, culturellement favorable au commandement et enivré par une propagande antisémite et expansionniste.

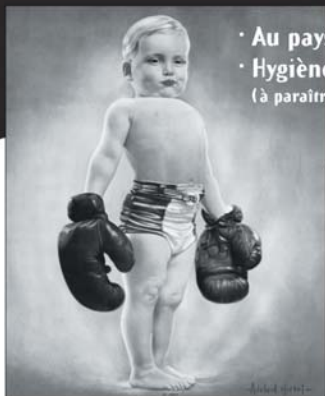
La révélation de la vision qu'ont ces hauts dignitaires nazis de Hiroshima et Nagasaki, du racisme américain vis-à-vis des Japonais après Pearl Harbor et de la ségrégation aux États-Unis rappelle que, même lorsque la justice semble avoir été faite, tous n'ont pas subi le procès de leurs crimes. Le producteur frôle le débat éthique en soulevant ces problèmes compromettants : ce procès est-il malgré lui le jugement subjectif des vaincus par les vainqueurs ? Les Alliés se sont-ils déresponsabilisés de leurs propres crimes et libérés de leur passé en orientant tous les regards sur le génocide juif ?

Ce qui importe désormais, au-delà de toutes polémiques, est de ne jamais oublier tant nos propres crimes que ceux des autres : Cambodge, Ouganda, Rwanda, Yougoslavie, Chili (Pinochet), Colombie, Iran-Irak, Irak-États-Unis, Palestine-Israël, etc. Une citation de Goethe dit sagement, «qui ne sait pas tirer les leçons de 3000 ans vit seulement au jour le jour.» Ainsi, étudier son passé n'implique pas seulement de se le remémorer passivement, mais bien d'apprendre des erreurs comme des succès des prédécesseurs qui le composent. L'homme du XXI^e siècle doit rendre dans la pratique les enseignements de l'histoire. ♦

Guillaume Bégin

Membre-associé de l'APHQC et membre du comité de rédaction du Bulletin

À lire cet été!



• Au pays des hommes forts
• Hygiène et soins du corps
(à paraître fin juin)

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAPAUxDIAMANTS

(418) 656-5040
www.capauxdiamants.org

Rencontre avec... Geneviève de Gaulle- Anthonioz (1920-2002)

« On ne doit pas se résigner à ce qui nous semble inacceptable. Quand on a un moyen de refuser, il faut l'utiliser. C'est ce qui donne un sens à la vie. »

(G. de Gaulle-Anthonioz)



Caric et Rogée-Vollet

Pour être en lien avec la thématique de notre bulletin de printemps, la rédaction a choisi de vous faire rencontrer Madame Geneviève de Gaulle-Anthonioz, qui est décédée en février dernier. Cette nièce du général de Gaulle dut interrompre ses études d'histoire à dix-neuf ans pour entrer dans la Résistance. Surprise par la Gestapo avec de faux papiers, elle est arrêtée le 20 juillet 1943, incarcérée à Fresnes, puis à Compiègne, avant d'être déportée le 31 janvier 1944 dans le camp de Ravensbrück. Himmler tenta de faire du matricule 27 372 une monnaie d'échange. Charles de Gaulle, qui lui dédia en 1954 ses *Mémoires de guerre*, s'y opposa fermement. Rescapée du camp de Ravensbrück, elle a écrit il y a quelques années un petit ouvrage remarquable sur cette expérience, *La traversée de la nuit*¹ (Seuil, 1998), qui vient d'être réédité en livre de poche chez Points/Seuil. A la fin des années cinquante, Madame De Gaulle, qui avait épousé après la Libération un résistant, Bernard Anthonioz, décida de voler au secours des exclus de la société après une rencontre déterminante avec le fondateur de ATD-Quart-Monde (Aide-Toute-Détresse-Quart-Monde). Elle fut présidente de cet organisme de 1964 à 1998. L'entrevue que vous allez lire² est un extrait d'un entretien plus long fait en 2000 par l'abbé Denis Veilleux dans le cadre de l'émission « Un temps pour parler » et que nous reproduisons avec l'aimable autorisation de Radio-Galilée (SION FM 90,9 à Québec) que nous remercions pour sa collaboration.

RG. C'est à la fois un plaisir mais aussi une émotion que de rencontrer Geneviève de Gaulle chez elle. La lumière entre dans cet appartement. Madame de Gaulle, la lumière pour vous c'est une réalité importante ?

GDA. Oui, surtout quand on a vécu dans la nuit. Et j'ai été en cellule, au cachot pendant quatre mois. J'ai su ce que c'était de vivre dans une quasi-obscrité. La lumière bien sûr... je suis toujours émue ici car vous voyez les fenêtres, elles sont hautes, c'est la lumière du ciel. À mon âge, c'est merveilleux d'avoir encore ça !

RG. En lisant votre livre *La traversée de la nuit*, je me suis aperçu que l'ouvrage commençait sur une porte qui se refermait lourdement et à la toute fin c'est l'espérance qui pointe. Mais il y a un petit manteau qui m'a touché, le petit manteau que vous avez reçu à la sortie de camp, qui était votre manteau.

GDA. Oui, c'est assez extraordinaire parce que quand nous arrivions au camp, on nous prenait tout ce que nous avions sur nous et nous ne pensions jamais le revoir. Et la seule chose que

j'ai retrouvée au moment de partir, c'est ce manteau.

RG. Geneviève de Gaulle, vous êtes née à quel endroit ?

GDA. Je suis née dans le Gard, un département du sud de la France. Mon père était ingénieur des mines de profession, et il a été, comme beaucoup de gens de sa génération, combattant dans la guerre de 14-18. Maman et lui se sont mariés en 1919. Et aussitôt après, on lui a proposé un poste dans les mines de charbon du Gard. Par après, mon père est devenu ingénieur aux mines de la Sarre, c'est-à-dire une région allemande qui avait été momentanément abandonnée à la France pour réparer les dégâts faits aux mines de charbon pendant la guerre précédente. Et nous avons été là jusqu'au plébiscite qui a rattaché la Sarre à l'Allemagne.

RG. En lisant *La traversée de la nuit*, on voit que très tôt vous perdez votre mère.

GDA. Je perds maman quand j'ai 4 ans et demie. Je m'en souviens admirablement, cela a certainement marqué toute ma vie, et en particulier durant la période

du camp. Je pense que durant un temps comme celui-là, on est réduit un peu à ses souvenirs. Le passé très ancien ressurgit, en tout cas cela a été le cas pour moi.

RG. Et ce deuil que vous portez, vous en parlez de façon admirable dans votre livre, le noir, ce noir qu'il fallait absolument porter.

GDA. Oui, c'était comme cela dans ce temps-là. Le noir compte beaucoup dans ce livre, c'est la traversée de la nuit, parce que d'abord il fait noir dans mon cachot, et puis c'est une nuit dans tous les sens du mot. Mais c'est vrai que c'est aussi le deuil ancien, le deuil de ma mère, mais aussi le deuil d'une sœur et celui de toutes mes camarades mortes au camp. C'est une nuit, une vraie nuit, j'ai eu la chance de la traverser.

RG. Parlez-nous de votre enfance ?

GDA. Malgré cette grande blessure qu'est la mort d'une mère, j'ai quand même vécu beaucoup de moments heureux dans mon enfance. Un père très attentif et très aimant, malheureux, mais qui essayait de faire en sorte que nous soyions tout de même heureux. Je parle de ce Noël après la mort de maman où il se sauve en pleurant, mais il met quand même des cadeaux dans nos souliers. Mon père était profondément croyant.

RG. Et la grand-maman est présente aussi ?

GDA. Mes grands-mères sont aussi très présentes, toutes les deux, elles ont beaucoup compté pour moi. L'une et l'autre, ma grand-mère maternelle et peut-être davantage ma grand-mère paternelle qui était une femme que ses petits-enfants en général n'appréciaient que modérément parce qu'ils la trouvaient froide, mais moi je ne l'ai pas du tout vu comme ça, j'ai vu au contraire au fond d'elle une très grande tendresse. Elle était donc la mère du Général de Gaulle.

RG. En effet, vous en parlez avec affection dans le livre. Elle parlait de Charles.

Elle a même rendu les derniers soupirs en pensant à son fils Charles.

GDA. Et elle a dit à un moment donné... elle avait des crises d'angine de poitrine et elle souffrait beaucoup, elle m'avait regardé avec ses yeux noirs très profonds et elle a dit : je souffre pour mon fils. Or elle avait quatre fils et une fille, mais je savais bien pour lequel elle souffrait, celui qui avait ce fardeau tellement lourd.

RG. Ce général qui est votre oncle, le général de Gaulle, quels sont les premiers souvenirs que vous en avez à l'époque où vous êtes petite fille ?

GDA. Un homme très très grand d'abord, il en parlait lui-même avec humour. Il racontait qu'un jour il y avait un petit gamin, il faisait



Rencontre avec...

1. Petit ouvrage remarquable de 64 pages écrit au présent car pour l'auteur c'est encore aujourd'hui.

2. Transcription de l'entrevue: Martine Dumais



très chaud et le petit gamin l'avait regardé et lui avait dit : « il fait bon là-haut ? » J'ai le souvenir que mon oncle devait porter pour son uniforme des gants blancs, il fallait toujours que ses gants soient impeccables et ma tante prenait beaucoup de temps pour laver ces paires de gants. Ma sœur, celle que j'ai perdue, était la filleule du général. Et dans nos familles, les parrains et les marraines, ça comptait beaucoup. Je crois qu'il a reporté sur moi un peu de l'affection qu'il avait pour ma sœur.

RG. On arrive aux années difficiles. La traversée de la nuit, une période extrêmement tourmentée en Europe, la Seconde Guerre mondiale qui éclate, vous êtes conscience à l'aube de votre jeunesse de toutes ces réalités, et là vous vous êtes engagée dans la Résistance. Parlez-nous de cette époque...

GDA. Il y avait la guerre, la violence, mais il y avait aussi une chose dont j'étais très consciente, grâce à mon père, c'est ce que c'était que le national-socialisme, ce qu'il représentait de menace contre toute une civilisation. Mon père m'avait fait lire « Mein Kampf » presque au moment où il a paru. Donc je savais que la menace qui pesait sur nous tous, qui était l'invasion d'une grande partie de l'Europe, ce n'était pas n'importe quel ennemi comme les ennemis héréditaires qui veulent attraper une province, c'était un asservissement tel que nous l'avons connu et d'autres pays d'Europe encore davantage. C'était contre ça que nous luttons et c'est pourquoi mon père a été très vivement, comme ses frères, anti-munichois, parce qu'il pensait qu'il était temps de réagir contre l'asservissement qui mettra sous son joug dans les années 30 l'Autriche, la Tchécoslovaquie, puis la Pologne. A Munich, c'était la Tchécoslovaquie qui était en danger. Et après, il y a eu l'invasion de la France. Je ne savais pas grand chose sur le maréchal Pétain, si ce n'est qu'il avait été un des chefs de la guerre précédente, quelqu'un de respecté. J'ai entendu son discours de défaite à la radio le 17 juin 1940 et je me suis tournée vers mon père tellement j'étais bouleversée et je lui ai dit : « Papa, c'est pas le maréchal Pétain ». Je ne pouvais pas croire que c'était le maréchal, mais plutôt quelqu'un qui usurpait son identité. Mon père m'a dit hélas non, c'est bien lui. Et dès ce moment, j'ai refusé... c'est quelque chose qui a beaucoup compté dans ma vie, un refus de ce qui est inacceptable. Je crois qu'on a pas toujours l'occasion de le faire, mais on l'a plus qu'on le croit.

RG. Ce refus a été quand même un engagement...

GDA. Il a été un engagement peu matérialisé au début, puis, dès j'ai pu, j'ai réussi à rejoindre la Résistance.

RG. Votre frère n'était-il pas aussi engagé ?

GDA. Mon frère était plus jeune, pas mal plus jeune que moi (4 ans de moins) et il est parti très tôt, il a traversé l'Espagne. Il a été arrêté. Il a fait un séjour désagréable dans les prisons de Franco, puis il a rejoint Londres où il a été un cadet de la France Libre. Dans ma famille, sauf un cousin qui n'a rien fait de spécial, tous, hommes et plusieurs femmes, ont été ou résistants ou engagés dans les forces françaises.

♦ ♦ ♦
*(...) c'est quelque chose
qui a beaucoup compté dans ma vie,
un refus de ce qui est inacceptable.*
♦ ♦ ♦

RG. On se retrouve en février 1944 à Ravensbrück, la traversée de la nuit. Parmi les premières images qui vous viennent lorsque vous arrivez en ces lieux, il y a la peur des chiens.

GDA. C'est une chose qui nous a beaucoup bouleversées. Maintenant on parle d'avantage des chiens méchants, mais moi j'avais connu des chiens que j'aimais, des animaux familiers... et là c'était comme si la méchanceté humaine se transportait sur un animal. Ces chiens mordaient et même ils tuaient.

RG. Alors vous êtes entrée dans cet enfer si on peut dire. À quoi ressemblaient ces journées au camp de concentration ?

GDA. C'est très difficile de l'imaginer car rien ne ressemble à ce que nous avons nous-mêmes découvert avec stupéfaction. D'abord un lever extrêmement matinal (en fait c'est encore la pleine nuit), la sirène du matin était à 3 h 30 ; pendant une demi-heure, on distribuait dans une bousculade inimaginable un espèce de jus tiède qui était censé être du café, et puis on essayait comme on pouvait d'aller aux toilettes, mais il y en avait très peu. Tout était une difficulté extrême. Imaginez une bousculade pour le métro aux heures de pointe. Et tout à coup, il faut vivre dans cette bousculade où tous les contacts humains ont tendance à être d'une grande brutalité parce que chacun essaie de trouver un petit espace vital.

RG. Et ce sont toutes des femmes...

GDA. Ce sont toutes des femmes, des femmes de pays très différents, de langues différentes, de cultures ou de civilisations différentes parmi lesquelles il y a des droits

communs, des assassins, des ennemis politiques de l'Allemagne, des membres de sectes religieuses (par exemple, les Témoins de Jéhovah), des Juives. Nous étions toutes marquées par des appartenances différentes. Et nous devions vivre en essayant de survivre. C'est pour cela que c'est très difficile d'imaginer ça. Très difficile d'imaginer que quand nous arrivions dans le camp, on nous ôtait tout ce que nous avions, même une paire de lunettes si on en avait besoin. Ce qui a été mon cas. Moi j'étais myope ; pour d'autres, c'était beaucoup plus dramatique. Pas question non plus de garder son alliance. Un espèce de dépouillement complet.

RG. Quel était votre numéro ?

GDA. 27372. J'appartenais à un convoi de mille femmes françaises ou déportées de France, réunies au camp de Compiègne près de Paris.

RG. Recevoir ainsi un numéro, qu'est-ce que ça vous a fait ?

GDA. Ça veut dire qu'on avait plus de nom, plus d'identité. Et ce qui était très pénible pour les femmes, beaucoup perdaient leurs cheveux car on les rasait également. Moi je n'ai pas été rasée, j'avais déjà coupé mes cheveux très très courts. Et tout à coup, ces femmes défigurées, mises à nu, apparaissaient vieillies avant l'âge. Je me rappelle une sœur supérieure des Sœurs de la Compassion de Lyon, mère Élisabeth, qui était une femme admirable... vous imaginez cette vieille religieuse toute nue... il fallait tout perdre... où retrouver sa dignité ?

RG. Comment on faisait pour la retrouver cette dignité ?

GDA. Ça dépend, on faisait avec les moyens qu'on avait. D'abord il y en a qui ne la retrouvait pas. Sinon chacune fait appel à ce qu'elle avait de plus essentiel, de plus profond. Alors pour ceux qui avaient une foi religieuse, c'était un moyen de sublimer l'épreuve, ce qui était le cas, je pense, pour cette mère Élisabeth qui est morte gazée pour avoir pris la place d'une mère de famille, comme le père Maximilian Kolbe³, le vendredi saint. Une femme a crié qu'elle avait des enfants et mère Élisabeth l'a poussée et elle a pris sa place. D'autres avaient des convictions humaines profondes. Je pense à une camarade communiste, ou à une autre qui avait un grand sens de l'humanité. Nous avons une expérience très terrible

3. Prêtre catholique polonais mort à 47 ans dans un camp quand il a pris la place d'un père de famille pour lui sauver la vie.



de ce que peut devenir la méchanceté humaine poussée à l'extrême, la violence, la haine, la domination par le mal. Mais nous avons aussi rencontré le meilleur, c'est-à-dire pour moi des femmes (il y avait certainement la même chose chez les hommes) qui arrivaient à dominer tout ça. Au moment où j'avais l'impression que Dieu était totalement absent d'un univers comme celui-là, je commençais à le retrouver sur les visages de mes camarades, parmi lesquelles il y en avait qui n'étaient pas croyantes.

RG. On sent cette naissance de belles amitiés au cœur de cet enfer, vous avez fait des rencontres qui durent toujours et ça c'est extrêmement touchant de voir comment vous comptiez sur ces personnes. C'était essentiel pour vous ?

GDA. Essentiel. On parle beaucoup cette année d'une ethnologue qui a publié plusieurs ouvrages, Germaine Tillion⁴. Elle a 93 ans maintenant et c'est une de ces femmes qui a été un véritable pilier pour nous, pour moi en particulier ; non seulement elle, mais sa mère à elle qui était de mon convoi et qui est morte à Ravensbrück, qui a été gazée aussi. J'ai toujours des liens très profonds avec Germaine Tillion.

RG. Dans cette expérience à Ravensbrück, il y a une partie où vous tombez malade. Vous ne savez pas pourquoi, mais vous allez vivre dans l'isolement des semaines et des semaines. Parlez-nous de cette étape où vous descendez dans les profondeurs d'une immense solitude.

GDA. C'est en même temps une chance et une épreuve. Une chance car j'étais très malade et à peu près aveugle, et l'obscurité était bonne pour les problèmes de cornée dont je souffrais, et d'autre part, dans un tel état d'épuisement, c'était une chance de ne pas être obligée de travailler à coup de gourdin à cause de la terreur qui règne sur vous. Mais c'était aussi une épreuve car nous comptions aussi tellement les unes sur les autres, et ne plus avoir cet appui a été très dur.

RG. Et l'incertitude ?

GDA. L'incertitude en ne sachant pas ce que j'allais devenir, ce que mes camarades allaient devenir. Je n'ai pas connu le pire du camp. Car, quand j'ai été mise au cachot, la chambre à gaz de Ravensbrück n'était pas encore instaurée. A ce moment-là, il y avait des « transports noirs », des sélections de femmes n'ayant plus de rendement suffisant au travail et elles partaient en général vers des endroits où il y avait des lieux d'extermination, à Birkenau ou ailleurs. Nous, nous savions qu'elles allaient là, mais

il y avait toujours un espèce de doute. Mais après, quand la traversée de l'Allemagne était devenue quasiment impossible à cause des bombardements, les SS ont pensé que le meilleur moyen de résoudre le problème était de construire une chambre à gaz sur les lieux même, cela évitait des transports. Et c'est ainsi que pendant les quatre derniers mois, assez près du moment où j'ai été mise au secret, la chambre de gaz a été mise en place. Je ne le savais pas à ce moment là, je ne savais pas ce qui allait se passer pour les autres.

RG. Alors vous entrez dans une dynamique de solitude, vous plongez dans les souvenirs et c'est ce qui est très émouvant. La mémoire va chercher les souvenirs, l'affection de la famille. Comment ces souvenirs ont-ils été importants ?

GDA. Ces souvenirs et aussi certains rêves ont beaucoup compté. Dans cette prison, on a aucune communication avec l'extérieur, sauf d'une manière très limitée avec ce témoin de Jéhovah qui sert la soupe et dont je parle dans le livre. Si on veut rester humain, il faut donc faire appel aux souvenirs qui sont très importants, et surtout ceux d'enfance, et certains rêves qui m'ont aidée.

RG. Ces rêves sont comme des trouées d'espérance qui reviennent souvent, même à la toute fin ; certains sont aussi prémonitoires. Il faut peu de choses pour vivre ?

◆◆◆
**Si on veut rester humain,
il faut faire appel aux souvenirs (...)
et surtout ceux d'enfance (...).**
◆◆◆

GDA. Peu de choses, mais il faut des choses essentielles. On s'aperçoit qu'il y a beaucoup de choses accessoires dans nos vies et on arrive à vivre sans. Mais on s'aperçoit aussi que les choses essentielles, comme l'importance de garder une dignité, un égard pour l'autre continue à compter. Et plus on est plongé dans cette épreuve que l'on a vécue, plus on découvre ce qui est le plus important dans nos vies. Et quand on est privé de tout, on est obligé de regarder vers l'espérance, envers et contre tout. Et j'ai retrouvé cette espérance plus tard chez les gens du Quart-Monde, ceux et celles qui sont victimes d'exclusion, à qui on nie tout, même une pensée.

RG. Vous aviez un numéro, vous avez été chiffrée, vous parlez de dépouillement de la personnalité, et pourtant dans votre récit vous tenez à nommer des personnes, entre autres certains hommes parmi les SS, que

vous n'aviez pas la possibilité de regarder dans les yeux.

GDA. Nous n'avions pas le droit de regarder un SS en face, nous devions baisser la tête devant un SS.

RG. Et quel était le sens de cette défense ?

GDA. C'était que nous n'étions plus des personnes humaines pour eux. Vous ne pouvez pas échanger avec un lézard.

RG. Le fait de nommer, c'est important pour vous ?

GDA. Oui, car je ne sais pas si vous vous rappelez, j'ai mis en exergue : « Tout recommence, tout est vrai » (Julien Gracq). La résistance est d'hier, d'aujourd'hui et de demain... Et donner un nom, c'était la réalité, plus simplement une ombre, c'est une personne.

RG. Le livre a été presque en vase clos dans votre tête pendant près de 50 ans. Vous n'avez pas écrit avant les années 90. Votre mémoire a conservé toutes ces réalités de façon étonnante. Au cours de votre vie, cette mémoire est-elle venue rechercher les événements, ces rêves et peut-être même des cauchemars ?

GDA. Bien sûr, des cauchemars nous en avons toutes eus. J'ai une camarade qui s'est mariée en Suisse, qui a deux enfants et est grand-mère, qui a eu une vie heureuse, mais elle fait encore des cauchemars la nuit et elle m'appelle moi... Son mari lui a demandé pourquoi tu ne m'appelles jamais, et elle lui a répondu, tu n'étais pas là. Pour elle, ça reste un présent. Ce n'était donc pas nécessaire que j'écrive, c'est dans mes veines, c'est en moi. Et un jour j'ai écrit. Pourquoi ? Au retour du camp, j'ai été accaparé par l'action (conférences, aider les camarades, mariage, enfants, ATD-Quart-Monde...). J'ai eu une vie très pleine. Au moment où j'écris ce petit livre, je l'écris le lendemain du jour où est votée la loi sur l'exclusion à l'Assemblée Nationale (juillet 1998), après dix ans de combat. J'arrive au bout de la tâche que je m'étais fixée, notamment comme présidente d'ATD-Quart-Monde. Je l'ai écrit en quinze jours, mais il était prêt.

RG. Madame Geneviève de Gaulle, merci beaucoup de nous avoir permis de vous connaître, de traverser avec vous non seulement la nuit, mais une grande partie de votre existence, de votre vie dans cet appartement où il fait encore soleil.

GDA. Et vous allez voir combien le coucher du soleil va être beau dans un moment ! ◆

4. Voir Jean Lacouture, *Le témoignage est un combat : une biographie de Germaine Tillion*, Paris, Seuil, 2000.



Le Projet international à Marie-Victorin



ORIGINE ET NATURE DU PROJET

À l'automne 2000, le *Cégep Marie-Victorin* accueillait, dans le cadre de son programme de Sciences humaines, ses tout premiers étudiants admis à l'intérieur du *Projet International*. Ce projet est né d'une double observation, à savoir le désir marqué chez nos jeunes de s'ouvrir davantage à la « différence culturelle et sociale », ainsi qu'une préoccupation majeure notée chez certains d'entre eux de donner une portée plus réelle et plus existentielle aux connaissances, théories, notions et concepts acquis à l'intérieur de leurs cours.

Ce projet s'étale sur une période de deux ans et veut permettre aux étudiants qui y sont inscrits d'obtenir non seulement un DEC en Sciences humaines, mais aussi de vivre une expérience exceptionnelle dans le développement communautaire international.

Durant sa première année de formation, l'étudiant est donc appelé à suivre des cours aussi bien de la *formation générale* (français, philosophie, anglais, langues, etc.) que de la *formation spécifique* (histoire, politique, économie, sociologie, géographie, psychologie, etc.). L'étudiant peut alors acquérir des connaissances qui l'aideront à mieux saisir, comprendre et analyser certaines réalités qui sont propres à l'environnement international dans lequel il sera intégré à la troisième session; dans ce contexte on comprendra mieux toute l'importance que l'on accorde à l'*information historique* aussi bien dans son volet politique et économique que culturel et social. Dès le départ, il fut donc convenu que les professeurs qui s'adresseraient aux étudiants du *Projet International* de première année auraient la responsabilité, à l'intérieur de leur discipline respective, de donner de l'information particulière sur les futurs lieux d'immersion (Inde et Mexique). C'est ainsi que l'étudiant a pu se familiariser avec l'histoire de son pays d'accueil, son régime politique, ses institutions économiques et sociales, son environnement climatique ainsi qu'avec ses principales caractéristiques d'ordre religieux et culturel.

Signalons de plus, que cette première année d'étude nous a aussi permis, de concert avec l'organisme Jeunesse Canada Monde avec qui nous collaborons depuis plus de vingt ans, de bien définir les différents projets qui feront partie du volet immersion, d'identifier et de mettre en place les stratégies de financement ainsi

que de développer auprès des étudiants un sentiment d'appartenance à leur groupe. C'est aussi durant cette première année que l'on procédera au choix des pays d'immersion ainsi qu'à la composition des deux groupes de départ. Chacun des groupes comprendra environ une douzaine d'étudiants, et sera sous la responsabilité d'un superviseur de Jeunesse Canada Monde.

**Durant la période d'immersion (...)
(trois mois), les étudiants sont inscrits
à six cours du programme (...).**

La troisième session tire son originalité du fait que, durant la période d'immersion communautaire (trois mois), les étudiants sont inscrits à six cours du programme de Sciences Humaines, et qu'ils ont en main un guide d'accompagnement à l'intérieur duquel, pour chacun des cours à l'horaire, toutes les activités d'apprentissage sont décrites, expliquées et planifiées. À cet effet, des rencontres entre les étudiants et les enseignants responsables des cours offerts en troisième session sont prévues avant le moment du départ. L'étudiant aura donc à répondre aux exigences qui auront été formulées, et devra remettre, dès son retour au pays, les travaux demandés. La quatrième session, quant à elle, se présente pour l'étudiant comme un moment privilégié aussi bien pour faire la synthèse des connaissances acquises et des expériences vécues, que pour valider son choix professionnel.

LES COMMUNAUTÉS D'ACCUEIL

À l'automne 2001, nous assistions donc au départ de nos deux premiers groupes d'étudiants. Les destinations choisies : l'Inde et le Mexique. Dès leur arrivée dans leur nouvelle terre d'accueil, chacun des groupes a eu droit à un camp d'orientation dont le but était de sensibiliser l'étudiant aux réalités quotidiennes de leur pays d'immersion. On vit alors aux premiers contacts avec la famille d'accueil, la maison, le village, le projet de travail.

Les étudiants qui se sont retrouvés au Mexique ont séjourné dans trois municipalités de la région de Sierra Juarez, soit Santa Maria Yavesia (population de 800 habitants), Ixtlan de Juarez (4,000 personnes) et El Punto (500 personnes). Ces trois villages, dont la population est essentiellement

Zapotèque, sont approximativement à deux heures de route de la ville d'Oaxaca. On y retrouve un État à forte prédominance indigène, et où les peuples indiens ont réussi à maintenir et à enrichir une culture distincte.

Pour ce qui est des étudiants qui se sont rendus en Inde, ils ont habité dans l'État de Himachal Pradesh, à Mcleod Gang (population de 35,000 habitants) dans la municipalité de Dharamsala, à près de quatorze heures d'autobus de Delhi. On se rappellera que depuis 1959, Dharamsala est le lieu de résidence de Sa Sainteté le Dalaï Lama, et le Siège du gouvernement tibétain en exil.

Que ce soit au Mexique ou en Inde, il importe de mentionner que l'environnement dans lequel les étudiants ont été plongés, s'est avéré riche et stimulant non seulement en raison de son histoire, de sa culture, de son organisation sociale et politique, de ses influences philosophiques et religieuses, mais aussi en raison des gens qu'on y trouve et y découvre. Dans ce contexte, on comprendra aisément que pour un étudiant en Sciences humaines, ce contact avec la « différence » se présente comme un lieu propice aux réflexions et aux questionnements, et qu'à ces remises en question viennent aussi se greffer les craintes, les joies, les angoisses, les préjugés, les valeurs, les conflits et les défis d'un jeune en quête d'identité.

**Les destinations choisies:
l'Inde et le Mexique.**

À leur retour, en décembre dernier, les jeunes nous ont longuement parlé des rencontres particulièrement significatives qui les ont marqués; des rencontres simples mais chargées de « sens », jusqu'à l'audience privée qu'accordait à nos douze étudiants Sa Sainteté le Dalaï Lama. Ils se disent convaincus d'avoir profondément changé, et ils sont devenus, à nos yeux, de bien meilleurs citoyens du monde.

En terminant j'aimerais simplement signaler que les résultats scolaires obtenus dans le cadre de la troisième session sont dans l'ensemble très satisfaisants et témoignent d'un niveau d'intégration qui justifie et encourage la poursuite d'un tel Projet. ♦

Bernard Pepin

Adjoint au directeur des Études,
Collège Marie-Victorin



Le Projet international du Collège Mérici

Dans le cadre du cours Décharche d'intégration des acquis, les étudiants ont à réaliser une activité d'intégration, i.e. un projet de fin d'études à l'étranger, au début d'avril. Nous vous proposons donc ici d'explorer avec nous, - en trois volets : le cours, les activités de financement et le séjour pédagogique - en quoi une telle approche, qui rejoint d'ailleurs très bien celle des compétences, s'avère non seulement très pertinente pédagogiquement mais surtout très profitable pour l'étudiant et ce, à plusieurs niveaux.

LA COMPÉTENCE

Démontrer l'intégration personnelle d'apprentissage du programme.

Voyons maintenant en quoi l'approche du séjour pédagogique rejoint bien cet aspect et même, le dépasse.

LE COURS

Après avoir fait l'inventaire des ses apprentissages - traitant des composantes de l'intégration des apprentissages (la rétention, le transfert, la métacognition) et des trois types de savoir (le savoir, le savoir-faire, le savoir-être) - grâce à un inventaire des cours suivis ainsi qu'à un bilan et une critique des apprentissages, l'étudiant passe à son projet interdisciplinaire.

Après avoir fait une recherche documentaire et avoir interviewé trois personnes-ressources, l'étudiant fait une présentation orale portant sur les grandes composantes culturelles du pays choisi. Il monte ensuite une grille d'observation quotidienne à neuf disciplines pour son journal de bord, dans lequel on doit aussi retrouver un espace pour la synthèse de fin de journée et les commentaires critiques, personnels.

Bien entendu, il aura aussi remis avant son départ pour la Grèce, un texte sur son projet de recherche, précisant ses objectifs pédagogiques et personnels, sa problématique et son hypothèse. Ce texte devra aussi inclure une revue des écrits, une médiagraphie commentée et des explications quant au choix de ses quatre disciplines.

Enfin, trois semaines après son retour, il devra remettre un travail dans lequel il compare le Québec et la Grèce par rapport aux quatre disciplines en question et faire un exposé présentant sa méthodologie, ses résultats ainsi que l'évaluation de sa démarche finale d'apprentissage.

Notons que l'étudiant a aussi la chance de suivre des cours d'introduction à la langue du pays visité, à raison de deux heures par semaine, pendant les neuf ou dix semaines précédant son départ.

*(...) l'étudiant a la chance de suivre
des cours d'introduction
à la langue du pays visité (...)*

LES ACTIVITÉS DE FINANCEMENT

L'étudiant dispose d'environ deux ans pour recueillir les fonds nécessaires au voyage pédagogique. Soutenu par un des deux professeurs qui l'accompagnent, il doit donc mettre sur pieds diverses activités de financement. Ces dernières lui permettent aussi d'appliquer des connaissances, des habiletés et des attitudes à une situation concrète. En voici d'ailleurs un exemple.

Un brunch du dimanche

- Evaluer les tâches et établir un échéancier
- Fabriquer et vendre les billets
- Rédiger et envoyer une lettre pour les commanditaires et les rencontrer
- Rédiger et envoyer différentes lettres d'invitation et de remerciements à la Direction du Collège ainsi qu'à l'ensemble du personnel du Collège, aux Ursulines, aux anciennes cohortes
- Gérer les fonds amassés et leur répartition au sein du groupe

Bref, cette activité de financement réfère à plusieurs points importants pour la formation globale d'un étudiant : un sens des responsabilités, d'autonomie, de créativité, de collaboration, du devoir et de

l'effort, d'affirmation de soi dans le respect des autres, etc.

LE SÉJOUR PÉDAGOGIQUE

Dix jours en Grèce !!! Athènes, Corinthe, Mycènes, Epidaure, Nauplie, Mégalopolis, Olympie, Nafpaktos, Delphes, les Thermopyles, les Météores...

Voyager dans le temps et l'espace. Voir le monde en évolution. Partir à la découverte d'une civilisation et de son héritage. Retracer des personnages, des sites et des événements historiques, fantastiques ou légendaires et suivre pas à pas l'évolution de l'homme à travers ses nombreuses réalisations.

Quel choc culturel délicieux et innouvable pour les étudiants qui ont l'immense chance d'expérimenter le passé et le présent sur place !!! Des yeux plein d'étoiles, des esprits qui s'abreuvent à tout ce qui les entoure, des réponses à mille et une questions fort pertinentes, une ouverture sur le monde et ses différences culturelles...

Questionner, observer, analyser, s'émerveiller !!! Sentir, goûter, essayer, partager, s'adapter, gérer les conflits, penser à remercier les religieuses grecques orthodoxes chez qui nous logeons, demeurer de bonne humeur...

*Dix jours en Grèce !!! (...)
Voyager dans le temps et l'espace.*

Voilà, en gros, ce que vit un étudiant lors de son séjour pédagogique à l'étranger. Sollicité de toutes parts, il est amené, à combiner des connaissances, des habiletés et des attitudes personnelles ou acquises lors de sa formation collégiale, les appliquant néanmoins à une situation totalement nouvelle.

En guise de conclusion, nous aimerions souligner que les étudiants et les professeurs concernés adorent cette approche même si elle se révèle très exigeante. Il est vrai que le retour à la réalité des cours s'avère plutôt difficile pour tous mais, il faut bien l'avouer, « c'est pour une bonne cause »¹. ♦

Marie-Jeanne Carrière
Collège Mérici

1. « Dixit » plusieurs étudiants emballés par leur expérience!

La formation par l'expérience: un rendez-vous avec l'histoire

Bien souvent, nous voyons le cégep uniquement comme une phase transitoire vers l'université. Pour que cette période devienne plus enrichissante pourquoi ne pas l'agrémenter d'une expérience concrète visant à parachever le cheminement entamé en classe. C'est dans cette optique que nous, anciens étudiants du Collège François-Xavier-Garneau, avons participé à un stage pédagogique d'une semaine chez nos voisins du sud, dans le cadre du cours d'histoire des États-Unis. On nous offrait la possibilité d'aller cueillir les connaissances sur le terrain pour les appliquer éven-

tuellement à un projet de recherche. Loin d'être des vacances, les quatre escales de ce périple (Salem, Boston, Philadelphie, New York), donnaient lieu à des activités préalablement établies par les enseignants (visite de musée, rallye historique, etc.).

Sur le plan personnel, l'entrée en relation avec d'autres élèves nous a amenés à nous entraider lors de la quête d'informations nécessaire à notre travail. Au fil des jours, le groupe s'est approivoisé, créant ainsi un sentiment d'appartenance qui est très recherché chez les jeunes adultes. Les goûts de chacun se sont

exprimés d'une visite à l'autre permettant de rapprocher certains d'entre nous selon nos intérêts. Lorsque nous étions libres, ces petits groupes pouvaient explorer des coins de ces villes inconnues pour aller chercher des informations plus personnelles. Cette liberté agrémentait le stage, car le côté théorique étant abordé, il nous restait à y découvrir la vie de ces gens et l'architecture grandiose qui s'offrait à nos yeux. Nous devons être responsables et autonomes afin de suivre l'horaire chargé nous permettant de vivre un voyage agréable.

Un des principaux héritages de cette aventure aura été de développer chez nous une nouvelle relation avec le passé. On avait enfin la chance d'entrer en contact avec l'histoire et de suivre les traces des pionniers américains. Notre perception de l'histoire en a été complètement transformée. Tout le bagage théorique accumulé en classe prenait soudainement forme sous nos yeux. Du même coup, les Paul Revere, Samuel Adams ou même Georges Washington nous apparaissaient moins intimidants. Le simple fait de vivre leur épopée nous permettait de les aborder sous un jour nouveau. Nul doute que notre compréhension en a été grandement améliorée. Nous avons vécu, en l'espace d'une semaine, l'équivalent de plusieurs semaines de cours.

L'élaboration d'un tel projet est plus qu'attrayant, il est nécessaire. L'instruction publique se doit d'être vivante et d'offrir la chance aux étudiants d'appliquer leurs connaissances. Ce stage que nous avons effectué devient non seulement une expérience pédagogique enrichissante, mais il devient une véritable expérience de vie. Cette formation qui s'ajoute à notre éducation nous permet de visualiser l'aspect concret de nos études. Ce type de stage développe notre intérêt et notre curiosité et nous permet d'aborder l'aspect théorique de nos études avec une plus grande facilité et de développer le désir de persévérer. Pour deux d'entre nous, l'intérêt né lors de ce stage nous a amenés à poursuivre dans cette voie vers le baccalauréat en histoire. Bien que tous ces participants n'aient pas poursuivi la même formation, il n'en demeure pas moins que leur culture générale en a été rehaussée. ♦

Mélanie Langlois

Finissante au baccalauréat en littérature

Daniel Deschênes et Vincent Laverdière

Finissants au baccalauréat en histoire

Université Laval



De l'histoire au Septentrion



196 pages, illustré, 15,95 \$

Jacques Lacoursière **Une histoire du Québec**

Cet ouvrage s'avère être un véritable tour de force, car Jacques Lacoursière «réussit à retracer l'évolution de la société québécoise en intégrant dans son texte les grands événements politiques, la vie quotidienne, les débats d'idées et l'opposition entre les éléments conservateurs et progressistes qui ont forgé le destin du Québec.»

D'un seul souffle, dans un texte court, clair et précis, Jacques Lacoursière va à l'essentiel.



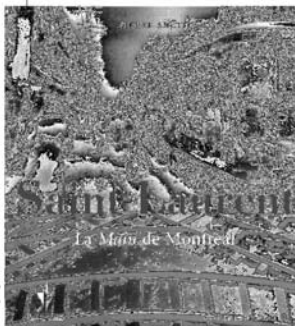
592 pages, index, illustré, couleurs

Jacques Lacoursière, Jean Provencher, Denis Vaugeois **Canada • Québec 1534-2000**

«Admirable synthèse historique, ce Canada-Québec du trio Lacoursière-Provencher-Vaugeois est un trésor absolument indispensable à toute bibliothèque québécoise, publique ou personnelle.»

Louis-Cornellier, *Le Devoir*

39,95 \$ (Éd. régulière), 49,95 \$ (Éd. reliée)



112 pages, illustré, 24,95 \$

Pierre Ancil **Saint-Laurent La Main de Montréal**

À travers le vaste et profond brassage d'idées dont le boulevard Saint-Laurent a été porteur tout au long de son histoire se profile le passage de Montréal et du Québec tout entier à la modernité. *La Main* a aussi été un formidable réservoir de talents artistiques et un terrain d'expérimentation incomparable pour de nouvelles formes d'expression.

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

Le lieu du crime

*La rédaction du bulletin tient à exprimer ses remerciements à la direction de la revue **Relations**, et plus particulièrement à M. Jean-Claude Ravet, secrétaire de rédaction, qui nous ont donné l'aimable autorisation de reproduire ce texte de l'auteur et metteur en scène d'origine libanaise Wajdi Mouawad. Ce dernier publie à chaque mois une chronique dans la revue **Relations** (société, politique et religion). La rédaction a jugé que l'article «Le lieu du crime», paru en mars 2001, pourrait grandement intéresser les professeurs d'histoire...*

13 avril 1975. Sept ans bien sonnés, je suis accroché au guidon 13 de mon tricycle et je fais le tour du balcon qui encercle entièrement notre appartement, à Beyrouth. Je surclasse tous les records. Mon bolide fonce à des années-lumière de la Terre et je suis pourtant en retard, car je dois me rendre de toute urgence à la planète Vulgus, où le sort de l'humanité se joue. Je ne porte plus de couche-culotte depuis au moins quatre ans, alors il n'est plus question pour l'ennemi de se foutre de ma gueule. D'ailleurs, bien accroché au devant de mon guidon, tout à côté du klaxon, un canon à laser me permettra de subjuguier, comme ils ne l'ont jamais été encore, tous les Vulgusiens, race innommable s'il en est, baveuse et glandouillante, au visage ganglionnant d'où coulent toutes les larves de l'enfer en pustules de rat.

Bref, il fait beau sur le balcon et ma mère, pas loin, m'énervé, car elle me rappelle trop, par sa seule présence, que je suis toujours à Beyrouth, et non dans l'hyperespace. Qu'à cela ne tienne, mes yeux la transforment aussitôt, elle et sa planche à repasser, en un monstre spatial cunéiforme, à écailles de morue et aux yeux de mouche. Sa planche à repasser est un dard dangereux qu'il va me falloir éviter à tout coup. Et je fonce et je pédale avec une véhémence pré-schumacherienne. Prost, Alesi, Villeneuve et Tabarly peuvent d'ailleurs tous aller se rahabiller : je n'ai besoin, moi, ni du sol ni de la mer pour avancer, car mon tricycle (cadeau inestimable de mon oncle Antoine) est ami des oiseaux, il vole dans l'azur et se rit des tempêtes.

13 avril 1975. Nous habitons au septième étage d'un immeuble de sept étages. Une banlieue de Beyrouth qui s'appelle «Ain el Réméné», qui veut dire «Œil de la grenade».

Les montagnes, au loin, je les vois parfaitement, malgré ma taille. «Wajdi, calme-toi, et roule moins vite», hurle le monstre à la planche à repasser, et moi, courageux comme pas un, je lui réponds que le venin informe qu'elle tente de me verser ne saura m'arrêter dans ma mission. L'humanité m'attend et je ne faillirai pas. Je suis un enfant et je vous emmerde tous. Victoire : le monstre bat en retraite, ce qui veut dire, en langage adulte, que ma mère, ayant fini de repasser, est entrée pour ranger le linge. Le soleil baigne le balcon et mon vaisseau spatial est heureusement bien protégé contre les rayons gamma des soleils verts.

À Beyrouth, il y a beaucoup de bruits. Il y a les klaxons, les appels continus des vendeurs itinérants (galettes, baklavas, fruits confits), il y a aussi les appels de tous genres, car à Beyrouth, on n'a pas honte de s'appeler à grands cris, il n'y a pas de honte à pleurer à gorge déployée. Il y a aussi les odeurs, mais pas celles que l'on croit. Ce sont les odeurs inexplicables. «Mais d'où vient cette odeur de thym, s'écrie un voisin, vous sentez, vous sentez?»

- Ce n'est pas du thym, c'est un pneu qui brûle, répond ma mère depuis la cuisine.
- Tu es sûre ?
- Très sûre.
- Et demain que faites-vous ?
- On emmène les enfants à la montagne.

Les promesses du monstre ne m'impressionnent pas et je fonce toujours. Et je suis loin de Beyrouth mais Beyrouth ne m'en veut pas. Beyrouth est comme un camembert bien fait. Avec une croûte qui sent les pieds, mais aussi une tendresse à faire damner le monde entier.

◆◆◆
**13 avril 1975. Soudain un cri strident.
Inhabituel. Violent.**
◆◆◆

13 avril 1975. Soudain un cri strident. Inhabituel. Violent. Un homme hurle un juron. Je le jure, je m'en souviens encore. Je m'arrête, et à travers les grilles de la rambarde du balcon, je regarde ce qui se passe. Un autobus est arrêté devant la maison et s'apprête à tourner le coin. Je le vois, je le jure je le vois, car il est juste sous mes pieds. Je suis arrêté et je regarde. Je vais finir par être en retard à Vulgus et le monde va être perdu par ma faute. L'homme qui hurle est là. Il fait chaud tout à coup. Je me suis arrêté pour suer à pleine eau.

L'homme hurle.

Le chauffeur hurle.

L'homme hurle.

Le chauffeur hurle encore.

Je le jure je les ai vus, entendus. Dans l'autobus aux fenêtres ouvertes, des femmes se mettent de la partie pour dire à l'homme de se taire, de se pousser pour laisser passer l'autobus. Un autre homme arrive avec un boyau d'arrosage. Est-ce que je l'ai vu ? Je crois bien. Il fait chaud. Mes yeux sont noyés par la sueur de ma course. Vulgus m'attend, mais c'est moi qui suis subjugué. Une armée secrète m'encercle et s'apprête à m'abattre. Je suis pris au piège car ce ne sont pas des enfants mais des assassins qui sont là et me regardent avec leurs yeux de crabes.


13 avril 1975. Un enfant dans l'autobus pleure. Il fait chaud. Le second homme se met à arroser l'autobus et je suis heureux pour les gens dans l'autobus. Je me dis qu'il doit faire tellement chaud dans l'autobus que l'homme, généreusement, a décidé de les arroser. Je suis heureux, tout seul sur mon balcon, et je ris. Un sursis. Dans l'autobus. ça hurle. Je ris de joie car ils ont l'air tellement heureux d'être rafraîchis ! Ce que je ne parviens pas à m'expliquer pourtant, c'est la réaction des gens dans la rue : ils hurlent, ils veulent empêcher l'homme de continuer à arroser. Le premier homme les repousse, d'autres se sont mis à fuir, et puis les deux hommes.

Celui qui arrose et celui qui insulte, oui, tout à coup, deux mitrailleuses à la main. Je le jure. Je ne sais pas comment ils ont fait, d'où ils les ont sorties. Les avaient-ils accrochées à leurs épaules ? Je n'en sais rien. Et puis, à cet instant-là, il n'y a plus rien à savoir, il n'y a plus rien qui a du sens.

J'étais arrivé trop tard à Vulgus. L'espace s'arrêtait absurdement, là. Au milieu du cosmos. Il n'y avait plus d'homme.

L'humanité au complet venait d'être effacée puisqu'à cet instant précis, les deux hommes se sont mis à tirer sur l'autobus qui s'est mis à flamber, lui et l'essence dont on venait de l'asperger. Je le jure. Mon tricycle pourrait en témoigner s'il n'était pas mort à cet instant. Deux femmes ont tenté de sortir de l'autobus par la fenêtre et les deux hommes les ont descendues, abattues en hurlant, ils






ont tiré. Et puis le temps a passé, je crois. Je ne me souviens pas, je ne peux plus témoigner de rien après cela, car ma mère (qui était bien ma mère, je ne la remercierai jamais assez pour cela) était venue m'arracher à ma stupeur pour me jeter dans la maison avant de refermer fenêtres et volets et de me prendre dans ses bras. On était le 13 avril 1975 et la guerre du Liban venait de commencer.



1983. Je suis en France et j'ouvre un bouquin sur la guerre du Liban qui fait toujours rage, et je suis scié. Je réalise alors que les historiens s'entendent désormais, et cela pour les siècles des siècles, pour dire que la guerre du Liban a débuté sous mon balcon. « 13 avril 1975, les miliciens chrétiens attaquent un autobus de civils palestiniens dans une banlieue de Beyrouth. » Putain, que je me dis, avec l'à-propos d'un San Antonio que je venais de découvrir, c'est pas tous les jours qu'on réalise avoir été témoin d'un événement historique. L'assassinat d'Henri IV par Ravaillac, en octobre 1610, peu de gens peuvent encore se vanter de pouvoir le raconter de visu.



1^{er} février 2001. Je suis à Beyrouth et je me tiens debout. Exactement à la place de l'homme qui a tiré sur l'autobus. Rien n'a changé et je m'imagine avec une Kalachnikov entre les mains. J'attends.

Justement un autobus vient à passer. J'imagine que je l'arrête, que j'y fous le feu et que je me mets à tirer. L'autobus passe. Je lève les yeux et je regarde le balcon où j'étais. Il est toujours là. Voilà vingt-cinq ans que je n'y ai pas été. Je me demande qui y vit. Est-ce que les murs ont changé ? Je prends mon courage et je grimpe les sept étages.

1^{er} février 2001. Dans l'immeuble, un enfant me précède. Il grimpe aussi les sept étages. Il me regarde. Il a un peu peur de moi. Je le rassure.

– Tu habites le dernier étage ?

– Oui.

– Là où il y a le grand balcon ?

Il sourit. On est en terrain de faire connaissance.

– Oui.

– Quand j'avais ton âge, j'ai habité ici, moi aussi. Et je faisais le tour du balcon en tricycle.

Il sourit. Mon arabe est approximatif et je tremble comme une feuille.

– Tu veux revoir l'appartement ?

– Oui.

1^{er} février 2001. Je suis sur le balcon. J'ai trente-deux ans et je regarde le lieu de l'incendie. J'ai tout retrouvé. Les traces sur les murs. Les traces sur le carrelage. Les ronds laissés par les pots de fleurs de ma

mère. Le père de Samir, le petit garçon, m'offre le café. On est assis dans le salon, là où mes parents, il y a de cela quarante ans, ont fêté leur mariage. Les photos que j'ai vues mille fois en témoignent. Je suis assis, là où on avait déposé le gâteau de noces. C'est à hurler, mais moi, je rigole. Je rigole à la face de l'Histoire, je rigole à la face de l'enfer et à tout ce qui le compose, j'emmerde la planète Vulgus et je lève haut mon poing ganté de sang, de tout le sang qui noya mon enfance, et je revendique la peine ancestrale de tous les êtres qui attendent de naître.

Assis dans le salon, je souris poliment et je parle poliment. Samir, seul, assis face à moi, me comprend. Il a pris le relais, il me le signifie en me montrant ses jouets. Vulgus n'a qu'à bien se tenir. Et sa mère est encore bien vivante. Moi, la mienne cultive les oliviers du bon Dieu et mon tricycle est à côté d'elle. Elle a déposé sur son siège un pot, d'où émerge, avec beaucoup de beauté, un oiseau du paradis. Je pense à elle en marchant dans les rues de Beyrouth, j'aurais aimé qu'elle ait une vie plus heureuse et plus facile. ♦

Wajdi Mouawad

(L'auteur est directeur artistique du théâtre de Quat'Sous)

La Guerre froide et le Tiers-Monde : apprendre par l'exemple

Activité d'apprentissage¹

Une nation dans l'étau...

CONCEPT

En 1973, la République du Koruli (une nation africaine fictive) subit un coup d'État qui renverse le régime autoritaire dirigé par un dictateur militaire. Ce dernier défendait également les intérêts de corporations étrangères (européennes, américaines, etc) qui étaient en possession effective de nombreuses infrastructures et moyens de production. Le nouveau gouvernement, dirigé par le chef de la guérilla promouvant la

libération nationale, est porté au pouvoir par le peuple et jouit d'un fort appui dans les couches laborieuses de la population malgré le fait qu'il ne soit pas démocratique. Dès son arri-

vée au pouvoir, le président nationalise plusieurs infrastructures, supervise l'industrie et établit des lois du travail.

La République du Koruli avait une place importante dans le commerce international en tant que fournisseur de matières premières, de ressources naturelles et centre de tourisme. C'est pourquoi le coup d'état fait très vite les manchettes partout à travers le monde. Devant l'importance de ces événements, l'ONU décide de tenir un débat ouvert sur la situation prévalant au Koruli, et sur la reconnaissance ou non reconnaissance du nouveau gouvernement. Rapidement, trois camps se forment : le Monde Libre (Etats-Unis, Canada, Europe de l'Ouest, Australie, Japon et autres alliés), le bloc de l'Est (URSS, Europe de l'Est, Cuba, Corée du

Nord et autres alliés), et les non-alignés (Égypte, Inde, Yougoslavie, et autres pays faisant surtout partie du Tiers-Monde).

Le débat devient houleux, et le secrétaire général est sur le point de perdre le contrôle de l'assemblée. Pour aider la communauté internationale à prendre une décision, il posera trois questions et chaque faction pourra faire valoir ses arguments. Suite à cela une décision finale sera prise et l'issue du débat sera présentée dans tous les journaux à travers le globe...

Voici les trois questions que posera le secrétaire général :

- Le nouveau gouvernement de la République du Koruli est-il légitime ?
- Quelles sont les mesures qui devraient être prises pour rendre la situation

1. L'auteur, Étienne Gendron, a terminé son Baccalauréat spécialisé en histoire à l'Université Laval et a réalisé ce travail à l'hiver 2002 dans le cours de 3^e année : Activité d'intégration et de transition au marché du travail. Nous le remercions d'avoir bien voulu accepter que le Bulletin de l'APHCQ publie son activité d'apprentissage.

prévalant au Koruli acceptable aux yeux de la communauté internationale?

- Quelles sont les perspectives d'avenir pour le Koruli dans sa situation actuelle? Qu'arrivera-t-il si rien n'est fait?

OBJECTIFS

- Faire comprendre les conflits perpétuels émanant des intérêts contradictoires caractérisant l'axe Est-Ouest et l'axe Nord-Sud. Montrer comment la dynamique de la Guerre froide pénètre toute la politique internationale, jusqu'au point de l'ingérence.
- Montrer la convergence d'intérêts économiques, idéologiques, stratégiques et sociaux dans toute question de relations internationales.
- Permettre aux étudiants de mieux comprendre les intérêts spécifiques de chaque bloc en les incarnant et en agissant selon certaines lignes de conduite.
- Constater les conséquences des actions d'une superpuissance sur une nation servant d'« adversaire interposé ».

ACTIVITÉ

Les étudiants, suite à l'exposé magistral, devront défendre la position de leur faction dans un contexte de Guerre froide en débattant sur le sort d'une nation encore non-alignée. Suite à cela, l'issue du débat permettra aux étudiants de voir les conséquences de leurs actions sur une nation du Tiers-Monde.

Matériel utilisé

- Quatre feuilles d'instructions contenant à la fois la mise en situation initiale, un résumé des positions tenues par leur faction lors de la Guerre froide, une liste des membres de leurs factions, et la relation de cette dernière avec le Koruli avant le coup d'état (si applicable).
- Une feuille d'exercice contenant les trois questions du débat, ainsi qu'un espace de réponse pour chacune.

Consignes

- Lors de la semaine 13, la classe sera divisée en trois équipes et se verra remettre le matériel requis pour l'activité de la semaine 14, soit les feuilles d'instructions et les feuilles d'exercices. Par la suite l'enseignant présente la mise en situation (voir plus haut) de l'activité.
- Après la séance de la semaine 14, les équipes sont reformées et la classe disposée en cercle pour ainsi favoriser le débat et le regroupement des factions. À

partir de ce moment, l'enseignant donne aux étudiants 15 minutes pour se concerter, comparer leurs conclusions, etc.

- Lorsque les 15 minutes se seront écoulées, l'enseignant agira en tant que secrétaire général, rétablira l'ordre si le débat s'envenime, et posera les questions. Une fois chaque question posée, les étudiants ont 10 minutes pour en débattre avant que le secrétaire général ne change de question. Après chaque débat, le secrétaire général accordera un point à la section qui s'est le mieux défendue, jusqu'au grand total de trois. Cette partie dure environ 30 minutes.
- Au terme de l'activité, le compte des points est fait et la faction gagnante est annoncée. À ce moment l'enseignant montre aux étudiants la une « fictive » d'un journal montrant le résultat du débat selon le vainqueur. L'enseignant est libre de demander aux étudiants leur opinion sur les autres issues possibles. Cette partie dure environ 5 minutes.

MATÉRIEL

Feuilles d'instructions



URSS

Objectifs à long terme et lignes de conduite

- Vous désirez l'expansion du bloc de l'Est par la conversion des autres nations au communisme.
- Vous vous opposez à l'« impérialisme occidental » en finançant à travers le monde des guerres de libération nationale, en particulier dans le Tiers-Monde (c'est-à-dire en soutenant des mouvements de rébellion et de guérilla socialistes par l'envoi d'armes et de conseillers militaires).
- Vous êtes favorable au dirigisme économique (économie contrôlée par l'État), à la nationalisation des biens par l'État, et à la redistribution égale des richesses.
- Vous êtes contre le libre marché, la propriété privée et l'accumulation du capital.
- Vous êtes hostile aux nations qui refusent l'aide soviétique, qui contestent les prises de position de l'URSS ou qui appuient le bloc de l'Ouest.
- Vous n'êtes pas opposé aux régimes autoritaires, à parti unique ou non démocratiques tant qu'ils respectent les prises de positions énoncées précédemment.

Membres du bloc de l'Est

- URSS
- Chine (relations tendues)
- Cuba...

Relation avec le Koruli avant le coup d'état
L'URSS a fourni au mouvement de libération nationale du Koruli de l'armement et quelques conseillers militaires. Cependant, il n'est pas certain que le pays adopte une position favorable à Moscou.

États-Unis d'Amérique

Objectifs à long terme et lignes de conduite

- Vous désirez contenir l'expansion du communisme dans le monde et encourager l'adoption de régimes démocratiques.
- Vous vous opposez au « communisme expansionniste » par des sanctions économiques, des missions de déstabilisation (opérées par la CIA), le financement de guérillas contre-révolutionnaires (même antidémocratiques) et dans les cas les plus extrême, par une opération militaire.
- Vous êtes favorable au libre marché, à la propriété privée, à l'accumulation du capital, au libre-échange et à la démocratie.
- Vous êtes contre le dirigisme économique, la nationalisation des infrastructures et entreprises par l'État et (la plupart du temps) l'absence de démocratie.
- Vous êtes hostile aux régimes qui appuient ou pratiquent le socialisme (même s'ils sont démocratiques) ou qui critiquent trop ouvertement les États-Unis.
- Vous n'êtes pas toujours opposé aux régimes autoritaires ou antidémocratiques s'ils s'opposent directement au communisme.

Membres du Monde Libre

- États-Unis d'Amérique
- Canada
- France...

Relation avec le Koruli avant le coup d'état
Les États-Unis ont fourni au gouvernement précédent du Koruli des fonds substantiels pour lutter contre la guérilla. En effet, la CIA jugeait que cette dernière était sûrement socialiste et qu'il valait mieux traiter avec une dictature amicale aux États-Unis qu'avec un régime socialiste. Plusieurs des entreprises et infrastructures qui furent nationalisées appartenaient à des intérêts américains.

Les non-alignés

Objectifs à long terme et lignes de conduite

- Vous désirez rester en dehors de la



Guerre froide, et encourager les autres pays à s'affirmer pour leurs intérêts d'abord, pas pour les superpuissances. En somme vous voulez défendre la souveraineté de vos nations (et des pays du Tiers-Monde) contre l'ingérence.

- Vous réussissez à satisfaire vos besoins et vos intérêts en jouant les deux blocs l'un contre l'autre. De cette façon vous bénéficiez de leur financement et de leurs ressources sans vous impliquer dans la lutte.
- Vous êtes favorables au droit des pays à disposer de leur souveraineté, à l'aide internationale pour les pays en voie de développement, et à toute mesure permettant l'épanouissement des populations non-alignées.
- Vous êtes contre le colonialisme, l'impérialisme et l'ingérence des superpuissances.
- Vous êtes hostiles aux superpuissances ou à leurs alliés lorsqu'ils tentent de mettre l'intérêt de leur bloc devant ceux de vos pays. Vous êtes également hostiles aux anciens pays colonisateurs qui possèdent souvent encore des intérêts économiques dans vos pays.
- Vous n'êtes pas toujours hostiles aux superpuissances si elles sont prêtes à fournir de l'aide sans demander de s'aligner en retour.

Pays non-alignés

- Égypte
- Inde
- Yougoslavie
- Plusieurs autres nations du Tiers-Monde

Relation avec le Koruli avant le coup d'état

N'étant pas un bloc réellement structuré, la relation des non-alignés est variable. Dans la plupart des cas, ils voyaient l'ancien régime comme une marionnette des États-Unis et déploraient le fait que plusieurs héritages colonialistes (intérêts commerciaux et industriels étrangers) demeuraient présents au Koruli.

REVUE DE PRESSE...

Advenant une victoire américaine

Renversement inattendu de la situation au Koruli

PTOLMAU, AP – Le nouveau gouvernement du Koruli n'aura duré que sept mois. Le président Mpabotu, qui a déclenché il y a déjà trois mois des élections dans le pays, a perdu hier par une faible marge de quelques 257 votes contre son adversaire, le conservateur Dieudonné Boufata. Ce dernier avait pourtant des chances de victoires

très minces selon les analystes. Suite à sa défaite, le président Mpabotu a déclaré les États-Unis responsables de la défaite de son parti, la BLN (Brigade de Libération Nationale), et que le vote a été truqué.

Ces allégations surviennent alors que les États-Unis sont l'objet de vives critiques de la part de l'URSS, qui accuse le gouvernement américain de « collusion avec les militaires » et de « néo-colonialisme ». En effet, un embargo économique fut déclaré par les États-Unis quelques jours après l'accession au pouvoir de Mpabotu, et ne serait retiré qu'à condition de déclencher des élections « justes et démocratiques », selon les propos du secrétaire d'État américain. Washington a nié toute pratique malhonnête, et soutient que l'embargo avait pour objectif de faire la « promotion de la démocratie au Koruli ».

Des manifestations violentes ont fait irruption dans la capitale, Ptolmau, peu après l'annonce des résultats de l'élection. Des milliers de personnes se sont rassemblées au centre de la ville en arborant des slogans anti-Boufata. De violents affrontements eurent lieu toute la journée entre les manifestants et l'armée, causant 15 morts et 73 blessés. Suite à ces événements, le nouveau président s'est déclaré prêt à tout pour rétablir l'ordre, et a refusé d'effectuer un recomptage, déclarant que le nouveau gouvernement était légitime et appuyé par le peuple.

Advenant une victoire de l'URSS

Rencontre surprise entre Brejnev et Mpabotu

MOSCOU, Reuter – Plusieurs réactions furent entendues aujourd'hui à travers le monde alors que la nouvelle d'une rencontre entre Leonid Brejnev et le président Mpabotu s'est répandue. Le ministre des affaires étrangères soviétiques a en effet confirmé que le nouveau président du Koruli devait rencontrer dans deux jours le secrétaire général Leonid Brejnev à Moscou, pour discuter d'une éventuelle coopération entre « les camarades Korulis et le grand frère soviétique ». Cet événement survient une semaine après le coup d'état manqué du parti conservateur dirigé par Dieudonné Boufata, qui fait l'objet aujourd'hui même de débat à l'ONU.

Devant cette nouvelle, le président Nixon s'est dit « peiné » par la triste situation des droits de l'homme au Koruli et pointe du doigt l'URSS qu'il juge « responsable de la dictature socialiste qui affame le peuple koruli ». Plusieurs prisonniers politiques,

libérés après de vastes campagnes internationales, ont fait écho aux dires du président Nixon. Répondant à ces allégations, le ministre des affaires étrangères de l'URSS a dénoncé l'embargo américain qu'il juge « responsable de la situation gênante du Koruli » et motivé par de « bas intérêts capitalistes ».

Les termes de cette coopération entre Moscou et Ptolmau demeurent encore assez flous, mais l'URSS semblait suggérer une aide économique au Koruli, ainsi que des conseillers militaires disposés à aider « le Koruli dans sa lutte contre l'impérialisme occidental ». De son côté, le président Mpabotu a annoncé hier la fondation de la nouvelle République Populaire du Koruli, et a donné à son régime une orientation nettement socialiste en renommant son parti la BSLN (Brigade Socialiste de Libération Nationale) et en le déclarant parti unique. Cependant, cette situation n'a pas la faveur populaire alors que des manifestations protestaient hier contre la crise économique qui sévit depuis le coup d'état de Mpabotu.

Advenant une victoire des non-alignés

Une aide de plusieurs millions accordée au Koruli



NEW YORK, AP – La communauté internationale vient de se prononcer aujourd'hui en faveur d'une généreuse aide économique destinée au Koruli après un vote serré à l'assemblée générale de l'ONU. Cette motion, proposée par l'Inde, fut à la fois louangée et vertement critiquée, en particulier par les États-Unis qui jugent « immoral » d'encourager un régime « dictatorial et sans respect pour les droits humains ». L'URSS s'est aussi prononcée contre l'aide internationale, affirmant que le gouvernement de Mpabotu était « de mauvaise foi ». Ces accusations surviennent alors que les relations entre l'URSS et le Koruli se sont envenimées depuis les derniers mois, suite à un discours de Mpabotu qui dénonçait « l'ingérence soviétique et occidentale » et qualifiait les initiatives des deux blocs comme étant « hypocrites ».

Devant l'opposition des deux grands, plusieurs pays dont l'Inde et l'Égypte ont dénoncé l'embargo américain et l'attitude vindicative de l'URSS, et réaffirmé leur solidarité avec le Koruli, une nation qu'ils jugent « affranchie » mais « persécutée et en grand besoin d'assistance ». En effet, une grave crise économique et financière frappe toujours le Koruli, qui connaît une grave inflation et d'imposants taux de pauvreté. Cette instabilité menace toujours la stabilité du pays, qui est en proie à de constantes

manifestations qui se sont jusqu'ici déroulées avec un minimum de dégâts.

Le président Mpabotu a salué l'initiative de l'ONU et entend utiliser cette aide internationale « dans le meilleur intérêt de la nation Koruli ». De plus, des conseillers techniques et différents spécialistes accompagneront l'aide financière en aidant à la mise à jour des infrastructures et au développement de l'éducation et du réseau de santé en manque criant de matériel et de personnel. Mpabotu a aussi invité les deux grands à « mesurer les conséquences de leurs actes » et à « se montrer digne des principes qu'ils sont supposés représenter ».

Advenant une «partie nulle»

Le Koruli s'engouffre dans une guerre civile



PTOLMAU, AP – La situation s'est envenimée d'un cran hier au Koruli, alors que les forces de la BLN ont tenté une nouvelle offensive sur la capitale de Ptolmau, aux mains de la faction conservatrice dirigée par le général Dieudonné Boufata. De violents combats de rue ont été initiés, causant des centaines de mort parmi les civils pris dans le feu croisé. Cela porte à 2682 le bilan des morts depuis le début, il y a deux semaines, de la guerre civile qui oppose le BLN aux conservateurs de Boufata suite à l'assassinat du président Mpabotu revendiqué par ces derniers.

Très fortes dans le nord du pays, les forces rebelles de Boufata risquent, selon les analystes, de tenir « fort longtemps face à l'armée nationale mal préparée et divisée ».

Le nouveau chef de la BLN, Adrien Kogassa, fulmine contre les Occidentaux qu'il juge responsables de cette « odieuse conspiration », et demeurent inactifs devant « les efforts de conservateurs corrompus » qui tentent de « saper le gouvernement du peuple ». De son côté, Boufata a traité Kogassa de « vulgaire rebelle à la tête d'une mutinerie nationale » et qualifie le régime de la BLN comme étant « illégitime, illégal et hors-la-loi ». Les conservateurs ont profité de leur contrôle de la capitale pour diffuser à travers le pays de nombreux appels à la révolte, qui associent la BLN à « la famine et à la violence ». En effet, l'embargo américain et l'instabilité politique du Koruli sont la cause, depuis la prise de pouvoir de Mpabotu, d'une crise économique grave qui peut glisser jusqu'à la famine.

Peu d'efforts furent déployés par l'ONU qui est paralysée par le conflit entre l'URSS et les États-Unis au conseil de sécurité. Partisan d'une intervention armée, l'URSS accuse les États-Unis d'avoir partie liée avec le mouvement de Boufata qui lutte pour le contrôle du gouvernement, alors que Washington réplique en déclarant que l'URSS cautionne le maintien d'un régime

autoritaire brutal. L'application du droit de veto des États-Unis lors de la dernière réunion du conseil de sécurité rend impossible, jusqu'à maintenant, une quelconque intervention militaire de maintien de la paix au Koruli. Plusieurs autres pays, dont certains pays européens et africains, sont présentement en train de négocier pour obtenir du conseil de sécurité la permission d'envoyer des observateurs afin de « déterminer la gravité du conflit ». ♦

Étienne Gendron

Références bibliographiques :

CARZON, Denis, *Les relations Est-Ouest et Nord-Sud depuis 1945*, Paris, Ellipse, 2000, 160 pages.

HOBBSAWN, Eric, *L'âge des extrêmes : histoire du court XX^e siècle*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1994, 810 pages.

JENTLESON, Bruce W., *American Foreign Policy: The Dynamics of Choice in the 21st Century*, New York, Norton & Company, 2000, 405 pages.

KASPI, André, *Les Américains : 2. Les États-Unis de 1945 à nos jours, nouvelle édition augmentée*, Paris, Le Seuil, 1998, 729 pages.

LACROIX, Jean-Michel, *Histoire des États-Unis*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, coll. Premier Cycle, 590 pages.

RÉMOND, René, *Introduction à l'histoire de notre temps : le XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1989, 293 pages.

Le 3^e Salon national d'histoire et du patrimoine

Les 7 et 18 mai derniers avait lieu à Trois-Rivières, « ville d'histoire et de culture », la 3^e édition du Salon national d'histoire et du patrimoine sous le thème « Biographies : personnages connus et inconnus ». Cette activité se tenait sous la présidence d'honneur de Jacques Lacoursière, historien bien connu. Mise au courant de l'existence de cette activité, je me suis donc rendue en un samedi plutôt gris dans la « deuxième plus ancienne ville française d'Amérique du Nord ». Cette activité, ouverte au grand public (prix très accessible : 2,00 \$), s'est donnée pour mandat de « promouvoir l'intérêt et la diffusion des connaissances de l'histoire et du patrimoine, ainsi que de faire connaître les réalisations et les activités qui s'y rattachent. » On y retrouve donc des personnes, organismes et institutions, autant professionnels qu'amateurs, et tous passionnés, œuvrant dans les secteurs de l'histoire et du patrimoine, mais aussi de disciplines connexes. L'ensemble des expo-

sants peut apparaître surprenant au premier coup d'œil (pour ne pas dire hétéroclite) : on passe des Éditions du Septentrion, de Cap-aux-Diamants, du Dictionnaire biographique du Canada, des Archives Nationales du Québec et du Canada (que nos membres connaissent bien) à la Fondation Historica (fondation privée mise sur pied pour la promotion de l'enseignement de l'histoire au Canada), au Musée de la Pointe-à-Callières, à la Corporation du patrimoine et du tourisme religieux de Québec, à la Maison Alphonse-Desjardins, à l'économusée du Fier Monde de Montréal, à l'Hydro-Québec, mais on y retrouve aussi... la Seigneurie de la Nouvelle-France, le Regroupement des organismes du patrimoine franco-ontarien, le Musée militaire du 12^e Régiment blindé du Canada, la Maison d'école du rang Cinq-Chicots, l'Association des artisans de ceinture fléchée de Lanaudière, ainsi que de nombreuses sociétés d'histoire locales (Cap-de-la-Madeleine, Charlesbourg, Sala-

berry, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Shawinigan, Charlevoix...) et des Associations de famille souche (Roy, Vachon, Bégin, Faucher, Lambert, Morin, Marchand...)... et plusieurs autres. En fait, on pouvait rencontrer 80 exposants dans un climat « bon enfant »... et il y avait plusieurs visiteurs qui déambulaient d'un kiosque à l'autre. A l'occasion, on se faisait saluer par des personnages costumés. Et, dans une atmosphère conviviale et empreinte de simplicité, on pouvait consulter livres et documentation, et poser des questions aux nombreux intervenants présents sur place. Finalement, une agréable journée à partager sur l'histoire, présentée de bien des façons, lors de notre visite à ce salon surprenant à plus d'un titre ! ♦

Martine Dumais

Cégep de Limoilou



Quelques coups de cœur...



La saison estivale approche, la fin des corrections aussi et voilà déjà une autre année qui est complétée. Pour notre dernier numéro de l'année scolaire, nous vous proposons quelques « coups de cœur » : des suggestions de lectures ou de films historiques à visionner. Il s'agit de choix que des membres de l'exécutif de l'APHCQ, du comité de rédaction du Bulletin et aussi quelques membres de l'association veulent partager avec vous afin d'agréments vos vacances...

Michel Folco, « Dieu et nous seuls pouvons », (Paris, Seuil (Points), 1991.)
« Dieu et nous seuls pouvons » est le signifiant titre d'un roman historique écrit par Michel Folco. Ce dernier est un reporter, photographe et écrivain dont les talents de la plume lui ont valu le prix Jean d'Heurs du roman historique en 1995. Son œuvre rapporte « les très-édifiants et très-inopinés » mémoires de huit générations d'exécuteurs, soit ceux des Pibrac, les bourreaux de Bellerocaille en l'Aveyron. Folco nous envoûte par ce roman riche en anecdotes, humour et expressions langagières nous permettant de traverser les âges de la fin de la Renaissance à l'aube de la Grande guerre. Ses péripéties dignes de Rocambole et son écriture où s'absente la retenue aux profits de croustillants détails font mériter à cette chronique la rare qualité d'être simultanément cathartique et érudite. Je conseille de placer ce roman sur votre table de chevet et recommande vivement la lecture des suites qui clôturent la trilogie : « Un loup est un loup » (1995) et « Demain sera demain » (2000), également publiées aux éditions Points. ♦

Guillaume Bégin

Membre-associé, comité de rédaction du Bulletin

♦ ♦ ♦ ♦ ♦
« La vie et rien d'autre »

de Bertrand Tavernier (1989)

Mon coup de cœur est un film de 1989 de Bernard Tavernier. *La vie et rien d'autre* n'est pas récent certes, mais si riche en enseignement, en plus d'y voir un Philippe Noiret magistral au sommet de son art. Un film qui sort des sentiers battus et loin des clichés habituels des films de guerre relatifs à la Première Guerre mondiale. Gilles Le Morvan de l'*Humanité* dira du film : « un film policier sans flic, un film de guerre sans canon, un film d'amour sans baiser ».

La guerre est terminée depuis deux ans, mais pas pour tous. Le commandant Dellaplane (Noiret) est mandaté pour faire le lien entre les 300 000 soldats français disparus et les milliers de lettres de familles éplorées à la recherche de signes afin de retrouver leur proche. Est-il un de ces cadavres sans nom enterrés ici et là en France ? Est-il enfermé dans ces dizaines d'hôpitaux militaires d'après-guerre alité, inconscient ou simplement amnésique ? Les canons ne tonnent plus, mais les bombes explosent partout dans une France à déminer. Et que dire des ces soldats coloniaux, qui loin d'être retournés dans leur patrie, se voient attribuer la macabre charge de déterrer des centaines de cadavres à la recherche d'indices qui permettraient de les identifier. Dellaplane, qui avait promis en effet d'identifier tout ces « inconnus », perdra toutes ses illusions et quittera l'armée après qu'André Maginot, pressé par l'opinion publique française, donnera un « soldat inconnu » à la France et le placera au pied de l'Arc de Triomphe. À voir, à utiliser. ♦

Jean-Pierre Desbiens

Cégep François-Xavier-Garneau

♦ ♦ ♦ ♦ ♦

Nancy Huston, *Dolce Agonia* (Paris, Actes Sud, 2001)

Un roman contemporain pour changer... Une dizaine de personnes de différentes nationalités sont rassemblées autour d'une table et ils discutent de l'avenir, de leurs problèmes... Et entre chaque chapitre, Dieu intervient... Un ouvrage où se mêlent humour et philosophie... ♦

Andrée Dufour

Cégep St-Jean-sur-Richelieu

♦ ♦ ♦ ♦ ♦

« Lawrence d'Arabie » de David Lean (1962)

Il est de ces films qui marquent l'imaginaire et laissent des traces indélébiles après leur visionnement. Ce film remarquable, qui fête son 40^e anniversaire, a très bien vieilli, grâce au traitement visuel et surtout épique qu'en a fait le grand réalisateur anglais David Lean. Peut-on oublier Peter O'Toole en vêtements blancs sur son chameau à travers les dunes du désert ? Se déroulant principalement à l'époque de la Première Guerre mondiale, ce drame biographique, qui est aussi un film d'action, raconte une

portion de la vie de T.E. Lawrence, ce lieutenant britannique qui est envoyé par ses supérieurs au Proche-Orient en 1916 pour prendre contact avec les tribus arabes, et qui finit par épouser la cause des Arabes jusqu'à se voir octroyé le surnom de « Lawrence d'Arabie » avec lequel il est passé à la postérité. Cette œuvre cinématographique de plus de 3 heures 30 nous permet de très bien comprendre la problématique et le contexte du Proche-Orient de cette époque où s'entremêlent Arabes, Anglais, Turcs et même un journaliste américain sur un territoire appelé à être à l'avant-scène de l'actualité internationale pour plus de 80 ans... Elle permet aussi de mieux connaître un homme exceptionnel : est-ce un chef de guerre habile ou un rêveur idéaliste ? Servait-il en priorité la cause anglaise, celle arabe ou la sienne ? La destinée de Lawrence divise encore aujourd'hui les historiens, notamment par rapport à son action politique. ♦

Martine Dumais

Cégep de Limoilou

♦ ♦ ♦ ♦ ♦

Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés*, (Paris, Gallimard, 2001)

Jared Diamond a rédigé un livre sur l'évolution des sociétés. Il répond à une question qu'un homme de la Nouvelle-Guinée lui a posé il y a quelques années : pourquoi l'homme blanc a tant de « cargo » alors que son peuple en n'a pas. Diamond fait donc une rétrospective de l'évolution de l'homme et des sociétés, en expliquant les développements de l'agriculture et la domestication des animaux. Malgré le fait que ce soit un livre savant, il est écrit comme un roman, et se lit très bien. J'avoue qu'il y a quelques longueurs, mais l'originalité de l'information compense fortement ce petit côté négatif. Le titre original est *Guns, Germs and Steel*, et est disponible chez Norton Books, 1999.

Barbara Kingsolver,

Les yeux dans les arbres

(Paris, Éditions Rivage, 2001)

Barbara Kingsolver est une romancière américaine qui a un talent fou. Son livre, *Les yeux dans les arbres*, se déroule au Congo au début des années 1960, et a pour toile de fond la révolution dans ce pays. C'est un roman touchant, drôle et en même temps, si bien défini dans le temps. L'histoire raconte l'aventure d'une famille américaine - un pasteur, sa femme et leurs quatre filles - qui vont au Congo pour 2 ans

dans le but d'évangéliser les indigènes. Chaque chapitre est écrit par un personnage différent, d'où l'on peut saisir la personnalité de chacune, puisque le père ne prendra jamais la parole. Ce livre est sans équivoque le meilleur roman qui soit. Et l'auteure nous transmet tant de l'Afrique, qu'elle a elle-même connue. Un bijou... ♦

Lyne Marie Larocque

Cégep St-Jean-sur-Richelieu & Cégep Vanier College



John Cornwell. *Hitler's Pope. The Secret History of Pius XII*, (New York, Penguin Books, 1999.)

À l'approche de la sortie du film « Amen » au Québec, la lecture de cet ouvrage peut s'avérer utile. L'auteur est journaliste et a publié nombre de livres et d'articles touchant l'histoire et le fonctionnement de l'Église. Mentionnons, entre autres, *A Thief in the Night. The Death of Pope John Paul* qui tentait de jeter un peu de lumière sur les circonstances mystérieuses entourant la mort de Jean Paul I. Basé sur de nombreuses sources émanant du Vatican, le récit raconte la vie d'Eugenio Pacelli (Pie XII) qui a essentiellement passé toute sa vie au Saint-Siège. L'intérêt du livre est qu'il montre comment, à titre de secrétaire d'État du Vatican, Pacelli, un partisan d'une autorité papale forte, a sabordé la force politique de quelques 23 millions de catholiques en Allemagne durant les années 1920 et 1930. Par ailleurs, il s'intéresse également à l'épineuse question du silence presque complice de l'Église face à la question du génocide juif. ♦



Même si la saga des Expos semble tirer à sa fin, les amateurs de baseball demeurent. Pour les historiens-amateurs de balle, il existe un mine inépuisable d'ouvrages fascinants. Voici quelques lectures incontournables.

Robert Gregory.

***Diz. The Story of Dizzy Dean and Baseball during the Great Depression*, New York, Penguin Books, 1992. 402p.** Biographie d'un grand lanceur (le dernier de la Ligue Nationale à remporter 30 victoires dans une saison) qui trace un portrait intéressant de la société américaine durant les années '30.



Richard Ben Cramer.

***Joe Dimaggio. The Hero's Life*. New York, Simon & Schuster, 2000. 546p.**

Une excellente biographie d'un athlète exceptionnel et d'un individu détestable. Au delà du récit des exploits sportifs, l'auteur s'intéresse à la vie d'une super-vedette qui s'attend à être traitée comme tel. Pour les fans, il y a des révélations intéressantes à propos de sa relation orageuse avec Marilyn Monroe. ♦

Luc Lefebvre

Cégep du Vieux-Montréal



Iain Pears, *Le cercle de la croix* (Paris, Belfond, 1999)

Nous aimons tous (déformation professionnelle oblige) un bon roman historique. Mais si vous y joignez un polar bien ficelé d'un auteur-historien qui a un haut respect pour l'intelligence de ses lecteurs et une sensibilité aux mentalités historiques, vous aurez un roman enlevé qui vous replonge efficacement dans l'atmosphère de la période. Il s'agit ici du roman de Iain Pears, « Le Cercle de la croix ». L'action se passe au 17^e siècle, dans l'Angleterre tourmentée de la Restauration. Le meurtre perpétré par une jeune femme, une banale affaire de vengeance semble-t-il à première vue, amène cinq acteurs de ce drame à coucher par écrit leur version des faits. Au fur et à mesure de leurs explications, se reconstituent dans notre esprit les ramifications d'un étonnant et complexe complot... ♦

Chantal Paquette

Cégep André-Laurendeau



Umberto Eco, *Baudolino*. (Grasset, Paris 2002)

Frédéric Barberousse fait campagne en Italie. Il y rencontre Baudolino, jeune villageois intelligent, curieux,... et fiefé menteur, qu'il adopte comme fils. Et nous voilà, avec Baudolino, plongés au cœur de la vie politique, intellectuelle et religieuse de l'Europe. Rébellion des villes, querelles de princes, intrigues papales, Paris livrée à ses étudiants, Constantinople livrée aux Croisés... Baudolino est là, qui transforme la réalité par la magie de son verbe. Car il n'est pas vraiment menteur. Il sait, comme Umberto Eco, que c'est le langage qui crée la réalité, ou plutôt qui la recrée et lui donne sa vraie saveur. Mais le langage sait aussi aller plus loin que la réalité.

Et Baudolino, pris par sa vérité, ou par son mensonge, partira à la recherche du Prêtre Jean, souverain mythique d'un fabuleux royaume... Un livre instructif et divertissant, qui devrait réconcilier avec son auteur ceux que *L'île du jour d'avant* avait fâchés...

***L'Anglaise et le duc*, film d'Éric Rohmer (2001)**

Grace Elliot vit à Paris. Elle connaît et fréquente la noblesse, en particulier Philippe, duc d'Orléans, dont elle a déjà été la maîtresse. Elle fait ainsi partie d'un milieu privilégié, certes, mais largement ouvert aux idéaux de liberté et de justice propagés par les philosophes du Siècle des Lumières. Mais lorsque survient la Révolution, elle est, comme d'autres, horrifiée par son visage violent, ou absurde. Philippe, lui, un cousin de Louis XVI, s'est activement engagé dans le mouvement révolutionnaire et, par calcul ou par faiblesse, ira jusqu'à voter la mort du roi. Sous la Terreur, Grace Elliot est enfermée, promise à la guillotine. Elle n'y échappera que grâce à la mort de Robespierre.

C'est un excellent film par ses scènes sobres, ses dialogues denses, et cette distance que Rohmer sait maintenir entre les personnages et le spectateur. D'autre part, il enrichit la vision que nous avons de la Révolution française, en la présentant sous un angle auquel nous sommes peu accoutumés. ♦

Antoine Yaccarini

Collaboration spéciale, Bulletin de l'APHQC

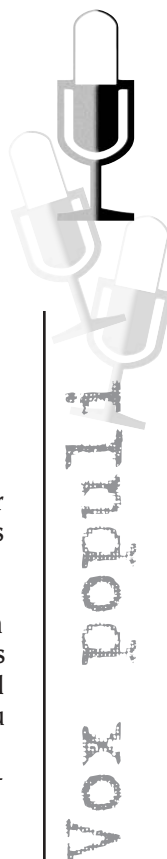


Umberto Eco, *Baudolino*. (Grasset, Paris 2002)

Voici le quatrième roman que nous offre ce célèbre sémiologue et directeur de l'École supérieure des Sciences humaines de l'Université de Bologne. Comme ce fut le cas pour son œuvre la plus connue, *Le Nom de la Rose*, l'intrigue de Baudolino se déroule au Moyen-Âge, cette fois-ci dans l'entourage de l'Empereur Frédéric Barberousse. Baudolino est un paysan italien qui se retrouve à la cour de Frédéric et y vivra, selon ses dires, de magnifiques aventures. Car le roman est un récit autobiographique que raconte Baudolino à un noble byzantin au moment de la prise de Constantinople en 1204 par les croisés de la 4^e Croisade. Mais comme Baudolino est menteur, peut-on se fier à sa parole? ♦

Pierre Ross

Cégep de Limoilou





Matériel photographique et cartographique au bout de votre souris

Ma dernière chronique a suscité l'intérêt de plusieurs collègues désirant intégrer du matériel photographique et cartographique dans leurs présentations PowerPoint sans être obligés de numériser leur bibliothèque personnelle. Voici donc mes sites Web préférés, en espérant qu'ils vous seront utiles.

Pour les cours d'histoire du Québec et du Canada, nous avons des incontournables. D'abord, la **Collection numérique de la BNQ**¹ avec ses 360 000 pages de livres et de partitions musicales, 29 000 images fixes de documents iconographiques et cartographiques ainsi que 2 000 enregistrements sonores. Au niveau canadien, vous pouvez consulter les **Archives nationales du Canada**² (voir les sections «art documentaire» et «photographies»), la réserve des collections virtuelles du **Musée de la civilisation de Hull**³, le **CanPix Gallery**⁴ (3500 éléments visuels sur l'histoire canadienne des origines à nos jours) et **Images Canada**⁵ (un site de la BNC offrant 75 000 images (événements, gens, lieux et objets) sur l'histoire du Canada provenant des institutions culturelles canadiennes).

Pour les autres cours, plusieurs sites Web s'offrent à vous. D'abord **Archive Photos Online**⁶ comprend plus de 230 000 images accessibles après l'enregistrement gratuit. Notez que vous disposez d'une option intéressante : sauvegarder vos sélections dans des dossiers pouvant être consultés ultérieurement. Ensuite, le site du **Schomburg Center for Research in Black**⁷ **Culture de la Bibliothèque Publique de New York**⁸ présente une collection de photographies et illustrations d'Afro-Américains du XIX^e siècle. Pour sa part, le «petit de Bill Gates», **Corbis Images**⁹, offre plus de 2 millions de photographies et d'illustrations. De même, le site **Collection Finder: American Memory from the Library of Congress**¹⁰ présente des documents visuels et sonores sur les États-Unis. D'autres sites se spécialisent sur les photographies d'actualité : **Newsmakers**¹¹, **SYGMA On-Line**¹², **Gamma Web Server**¹³, **PPCM On Line**¹⁴.

Pour les enseignants désirant intégrer un volet en histoire de l'art, plusieurs sites Web se démarquent. D'abord, un **site allemand incontournable**¹⁵ (conseil : aspirer le site Web et son contenu avant que le site ferme ses portes...). Le site **Art-Com**¹⁶ expose un éventail de toiles de plus de 7000 artistes. De même, il est impossible de passer à côté du **Metropolitan Museum of Art**¹⁷ et de ses 3500 objets de toutes les époques et de toutes les contrées. Enfin, mentionnons l'**Agence photographique de la Réunion des Musées Nationaux**¹⁸, **Global Gallerie**¹⁹ et **Art Resource**²⁰.

Outre les sites Web mentionnés dans ma chronique précédente²¹, je vous propose le site des **éditions Beauchemin**²² qui permet depuis peu de télécharger des cartes muettes du Canada et du monde (en format PDF).

AUTRES SITES WEB INTÉRESSANTS EN VRAC

J'ai découvert un merveilleux site sur la **révolution industrielle**²³ présentant des textes d'époques et d'historiens, une bibliographie des cartes et des schémas. Pour compléter vos cours ou portions de cours sur l'histoire américaine, le site **POTUS**²⁴ (**Presidents of the United States**) dresse un portrait de l'ensemble des présidents des États-Unis (résultats des élections, illustrations, sources premières...). Le **portail ARFE**²⁵ (**Anneau des ressources franco-**

phones de l'éducation) renferme une panoplie de ressources pour les enseignants et les étudiants. Des leçons en format *Real Video* sont offertes. La **Zone Nouvelles de la Société Radio-Canada**²⁶ présente plusieurs dossiers d'actualité ou historiques. En voici une liste partielle : Israël : l'État hébreu a 50 ans ; la Révolution tranquille ; la saga constitutionnelle canadienne ; les 50 ans de l'OTAN ; l'histoire de l'Union européenne, Pierre Élliott-Trudeau ; Boris Elstine, René Lévesque, les talibans, la mondialisation des marchés... **Un agrégé d'histoire**²⁷ expose une brillante synthèse de l'histoire du Moyen-Âge. Les thèmes abordés sont l'éducation et la culture dans l'Occident chrétien (L'éducation des enfants au Moyen Âge et la pensée universitaire au Moyen Âge), l'Église catholique et la papauté du XI^e au XV^e siècle (La réforme grégorienne, l'affirmation du phénomène monastique du XI^e au XIII^e siècle, la crise des XIV^e et XV^e siècles et l'éducation religieuse) et les croisades et l'Empire byzantin. Tous les thèmes sont agrémentés de lexiques, de chronologies, de tableaux récapitulatifs et de bibliographies sélectives. Enfin, venez voir le site de **L'Apprenti-historien**²⁸ (plus de 1500 liens) complètement mis à jour. ♦

Christian Gagnon

Conservatoire Lassalle

chrisgagnon@sympatico.ca



1. <http://www.bnquebec.ca/texte/t0425.htm>
2. http://www.archives.ca/02/0201_f.html
3. <http://www.civilization.ca/collect/csintrof.html>
4. <http://www.nelson.com/nelson/school/discovery/images/ncddimag.htm>
5. <http://www.imagescanada.ca/index-f.html>
6. <http://www.archivephotos.com/>
7. http://digital.nypl.org/schomburg/images_aa19/
8. <http://digital.nypl.org/photo.htm>
9. <http://www.corbisimages.com/>
10. <http://memory.loc.gov/>
11. <http://www.newsmakers.com/>
12. <http://www.syigma.com/cgi-bin/webdriver>
13. <http://www.gamma-presse.com/>
14. <http://www.ppcm-photo.com>
15. <http://www.kunstunterricht.de/material/bilder/bilder.htm>
16. http://www.art.com/asp/Artists-asp/_/NV-235_F23/1.asp
17. <http://www.metmuseum.org/collections/index.asp>
18. http://www.photo.rmn.fr/fr/f_recherche.htm
19. <http://www.globalgallery.net/>
20. <http://www.artres.com/contpage.htm>
21. www.sciences-po.fr/cartographie/cartotheque/cartotheques/fonds_cartes/jeu_fonds_cartes.html et www.lib.utexas.edu/maps/historical/index.html
22. <http://www.beaucheminediteur.com/cartes/>
23. <http://www.aix-mrs.iufm.fr/formations/filieres/hge/boiteaidee/seconde/revolutionindustrielle.htm>
24. <http://www.ipl.org/ref/POTUS/>
25. <http://www.arfe-cursus.com/histoire.htm>
26. <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/dossiers/>
27. <http://www.eleves.ens.fr:8080/home/robin/histoire/index-med.html>
28. <http://www.chez.com/christiangagnon/>

Les stratégies missionnaires des Jésuites



LI, Shenwen. (2001) *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*. Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, collection InterCultures. 379 pages. ISBN 2-7637-7792-9 (Les Presses de l'Université Laval)

Ce volume constitue la thèse de doctorat de l'auteur. Shenwen Li est d'origine chinoise, diplômé de l'Université Nankai à Tianjin et de l'Université Laval. Il s'intéresse, entre autres, aux questions touchant aux relations interculturelles, et cette préoccupation est au cœur de son étude de la stratégie jésuite.

Le sujet est original dans la mesure où il permet de voir la stratégie mise en œuvre au même moment par la même organisation, à des endroits différents. Ceux et celles qui se sont penchés sur l'histoire de la Nouvelle France ont déjà une idée de l'approche utilisée par les missionnaires jésuites dans leur campagne de conversion des Amérindiens. La lecture des relations des jésuites en brosse un tableau assez complet. Ce que l'étude comparative apporte de nouveau, c'est de permettre de comprendre jusqu'à quel point les jésuites, loin d'appliquer une

stratégie uniforme de conversions, ont cherché à adapter la stratégie missionnaire selon l'endroit où ils se trouvaient.

Si les différences de stratégie sont attribuées à une certaine faculté d'adaptation de la part des jésuites, c'est qu'on peut éliminer d'autres facteurs qui pourraient expliquer les différences. Dans les deux cas, il est question de jésuites français qui ont donc un bagage culturel similaire. La période étudiée est sensiblement la même dans les deux cas. En Nouvelle-France, la période missionnaire jésuite s'étend de 1632 – au moment où la Nouvelle-France est restituée à la France après l'épisode des frères Kirke – jusqu'à 1701 et la grande paix de Montréal. Par ailleurs, on retrouve des jésuites français en Chine à partir de 1656 et jusqu'en 1717, lorsque l'empereur Kangxi déclare l'interdiction du christianisme. Finalement, le nombre de personnes impliquées est sensiblement le même. En Nouvelle France, durant la période intensive de 1632 à 1650, on dénombrait 46 pères jésuites. En Chine, la période intensive s'étend de 1687 à 1717 et impliquait pour sa part 47 jésuites français.

Dans les deux cas, l'objectif des missions jésuites est la conversion au catholicisme mais les façons d'y arriver diffèrent. En

Nouvelle-France, il faut détruire les anciennes croyances et les remplacer par de nouvelles. Ainsi, pour les Amérindiens, les rêves sont des messages du monde divin. On leur accorde énormément d'importance pour guider les décisions et les actions à entreprendre. Pour les jésuites, le recours aux rêves doit être discrédité et les messages doivent être assimilés à l'œuvre du démon afin de faciliter l'acceptation du message chrétien.

En Chine, loin de discréditer la culture religieuse déjà en place, il faut montrer le rapport entre le christianisme et le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme. L'auteur donne l'exemple du Père Jacques qui « prouve aux 300 lettrés réunis pour l'entendre, l'existence et les attributs de Dieu par les seuls témoignages des livres classiques chinois. » (page 203) On sait par ailleurs, que pour se mériter la confiance des membres de la cour impériale de Beijing, les jésuites auront recours aux connaissances scientifiques occidentales et offriront leurs services pour des missions diplomatiques. Il peut être intéressant de noter que, dans les deux cas, l'offensive missionnaire des jésuites s'est soldée par un échec.

Au delà du thème central de l'ouvrage, on pourra profiter d'une synthèse de nos connaissances actuelles du monde amérindien du XVII^e siècle ainsi que d'une introduction au confucianisme, au bouddhisme et au taoïsme. ♦

Pierre Ross
Cégep de Limoilou

La Réforme contre la Renaissance: le match préliminaire

DAVID, Catherine, *L'homme qui savait tout*. Le roman de Pic de la Mirandole, Paris, Seuil, 2001, 479p.

Au XVI^e siècle, la Renaissance se fracasse sur les guerres de religion. C'est l'histoire racontée notamment dans *Rouge Brésil* de Jean-Christophe Rufin¹ où Villegagnon, un aventurier français, partisan des thèses humanistes de la Renaissance, évolue progressivement vers la haine religieuse. Un roman récent sur Pic de la Mirandole décrit un moment clef, au siècle précédent, où les éléments de cet affrontement entre humanisme et réforme des institutions religieuses étaient déjà réunis. Il s'agit du dernier livre de Catherine David, journaliste au *Nouvel Observateur*.

L'homme qui savait tout nous transporte à la ville de Florence dans une fin de siècle agonisante. Laurent de Médicis est mort; Savonarole et ses bûchers des vanités sont triomphants. Les premières phases des guerres d'Italie semblent favoriser les fortunes du roi de France, Charles VIII, qui rentre en conquérant dans la ville phare de la Renaissance du Quattrocento. Comment se fait-il que les Florentins accueillent en liesse leur conquérant et conspuent les Médicis qui ont tant fait pour la gloire éternelle de leur ville?

Ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre d'aborder cette question sous l'angle d'un personnage emblématique de l'humanisme italien du XV^e siècle: Pic de la Mirandole (1463-1494). Référence incontournable

pour illustrer la passion des hommes de la Renaissance pour le savoir de l'Antiquité, Pic de la Mirandole est plus souvent cité en exemple que véritablement compris dans le contexte des débats intellectuels de son époque. Sa pensée, qui témoigne de l'acuité intellectuelle d'avant la Révolution scientifique, dérouta les partisans d'une histoire progressiste tel qu'elle s'écrivait à partir du siècle des Lumières. On préfère taire ses tentatives désespérées d'enrichir la sagesse de l'Occident avec les divers courants du savoir mystique de l'ancien Empire romain d'Orient. Beaucoup plus spectaculaire est le défi qu'il lance aux docteurs de l'Église de l'époque pour débattre ses neuf cents thèses portant sur tous les domaines de la philosophie et de la théologie.

Pic de la Mirandole n'est pas un précurseur des Lumières mais il est une source

1. RUFIN, Jean-Christophe, *Rouge Brésil*, Paris, Gallimard, 2001, 553p.





d'inspiration pour ce que l'on appelle parfois la Renaissance du Nord, particulièrement pour Érasme (1469-1536) et Thomas More (1478-1535). Il n'est pourtant pas typique des humanistes qui fréquentent l'Académie néo-platonicienne de Laurent de Médicis (1449-1492). Alors que la plupart des humanistes de ce cercle sont des hommes de naissance modeste, Pic provient d'une famille de noblesse renommée. Son père est condottiere à la manière des nouvelles forces politiques de l'Italie du Nord comme les Sforza de Milan et les Gonzague de Mantoue. Sa mère, Giulia Boiardo, provient d'une famille d'ancienne noblesse de Ferrare. Son cousin, Matteo Maria Boiardo (1441-1494), est l'un des pères de la littérature italienne moderne.

Troisième fils d'une famille immensément riche, Pic de la Mirandole est guidé vers une carrière ecclésiastique, et à dix ans il est nommé protonotaire apostolique par le pape Sixte IV. Toutefois, il refusera ce destin sans jamais s'inscrire en opposition ouverte au pouvoir politique de l'Église. Il croit pouvoir agir sur le savoir de l'Église sans en démolir l'autorité.

Ce qui frappe chez Pic de la Mirandole et qui le distingue des princes contemporains, c'est qu'il est son propre mécène. D'autres dans son état se seraient contentés de soutenir les recherches des autres. Mais Pic de la Mirandole, seigneur d'une petite principauté, consacre sa vie à la recherche d'une

vérité qu'il considère comme universelle. Il fréquente lui-même les universités les plus réputées de l'Italie et de la France, s'engage personnellement dans des débats avec les esprits les plus réputés de son époque. Laurent de Médicis, Ludovico Sforza, paraissent, eux, les efforts des autres. Jamais ils ne songeraient à fréquenter les universités. En revanche, leurs protégés, Marsile Ficin, Léonard de Vinci, ne songeraient jamais à parler en leurs noms propres. Mais Pic de la Mirandole embarque dans une quête de savoir qui lui est propre, unique à son époque. Seul, il réunit l'autorité de la noblesse avec celle des érudits.

Et puis, au faite de sa gloire, survient Savonarole, redoutable prêcheur de réforme religieuse. L'historiographie de la rencontre entre Pic de la Mirandole et Savonarole (1452-1498) est obscure. Ce qui est certain, c'est qu'au moment où se déroulent les événements (1494), les deux personnages se connaissent de longue date. C'est même Pic de la Mirandole qui avait convaincu Laurent de Médicis d'inviter le dominicain charismatique à Florence quelques années plus tôt. L'intérêt du livre de Catherine David est d'explorer toute la complexité de la relation entre ces deux personnages marquants de la fin du règne des Médicis à Florence. Elle admet, avec la plupart des historiens, que Pic fut, pendant un temps, séduit par les thèses de régénération morale que préconisait Savonarole. Mais,

contrairement à une opinion répandue, elle refuse de croire que l'humaniste ait pu souscrire à l'idée de livrer aux bûchers les livres jugés hérétiques par le réformateur religieux. Elle invente donc une crise de conscience qu'aurait vécue Pic de la Mirandole. Il aurait connu, selon elle, un sursaut moral qui l'aurait empêché de suivre Savonarole sur les sentiers d'une idéologie chrétienne devenue totalitaire. Tout son récit est construit, à travers une série de retours en arrière, en vue de rendre ce revirement compréhensible. Par la même occasion, on comprendra que la logique implacable de Savonarole n'a pu tolérer cette opposition tardive de Pic de la Mirandole. Le sort qui sera réservé à Pic de la Mirandole par Savonarole annonce déjà le sort que la Réforme religieuse réserve à l'humanisme.

Nous voilà donc, une génération avant Luther, deux générations avant Villegagnon, à un affrontement épique entre une vision humaniste et un mouvement de réforme religieuse. Puisqu'il s'agit d'un roman, nous ne disposons pas des sources qui permettent à l'auteur de justifier un tel portrait de ses personnages principaux. Le lecteur doit se fier à la cohérence de la construction des personnages. Il reste que l'ensemble du roman constitue une puissante source de réflexions sur ces deux faces des temps modernes. ♦

Lorne Huston

Collège Édouard-Montpetit

Historiens d'Alexandre

AUBERGER, Janick, *Historiens d'Alexandre*. Coll. «Fragments», Paris, Les Belles Lettres, 2001, 518 pages

UN INCONTOURNABLE POUR LES ÉRUDITS OU LES PASSIONNÉS D'ALEXANDRE

Cette édition bilingue (grec-français et français-latin) demeure un incontournable pour l'historien qui veut connaître les sources anciennes au sujet du célèbre Alexandre le Grand. Ces sources sont intéressantes à bien des égards, car elles permettent de découvrir plusieurs auteurs anciens moins connus et renouvellent le genre biographique. Très souvent, hélas, les biographes d'Alexandre ne font que reprendre les textes d'autres biographes, oubliant que le devoir de tous ceux qui écrivent est de fonder l'histoire sur l'étude des documents. Mme Auberger écrit à ce propos dans son

introduction : « Rien d'étonnant donc qu'à force d'être ainsi recopiées, perdues, embellies, critiquées, les conquêtes d'Alexandre gardent leur part de mystère »¹.

Les traductions et les notes de référence de ce professeur d'histoire grecque à l'UQAM jettent un regard nouveau sur le sujet en présentant des auteurs qui ont participé à l'aventure alexandrine en Orient, ou des auteurs latins en quête de certaines vérités au sujet de ce mythe macédonien qui étonna le monde antique par ses exploits militaires.

Cet ouvrage offre aussi au lecteur la possibilité de comparer les témoignages et l'évolution d'un même événement. Notons au passage la mort d'Alexandre :

« (...) Alexandre dîna chez Ménéios le Thessalien, il but à la santé de tous les convives, ils étaient vingt en tout ; il reçut des toasts aussi de tout le monde. Ensuite

il se leva, quitta le banquet et mourut peu après. » [Nicoboulé in Athénée, X, 44 (434 c)²]

« Alexandre s'en saisit et avala bravement, mais il ne tint pas le choc, il s'écroula sur son coussin et la coupe s'échappa de sa main. Par la suite, il tomba malade et mourut (...) » [Ephippas d'Olynthe in Athénée, X, 44 (434 a-b)³]

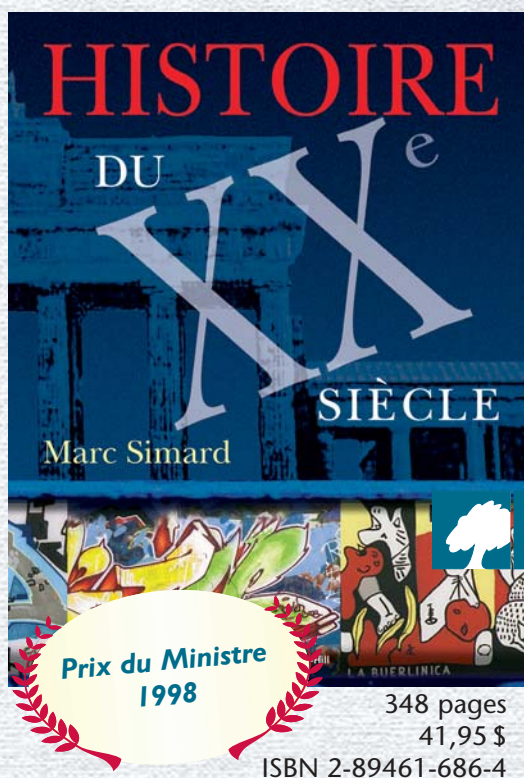
Alexandre est un personnage qui a marqué l'histoire du monde antique. Son héritage mythique exige de lire des monographies raffinées par leur style, et d'une grande érudition. Des qualités que l'on retrouve en dévorant ce livre de Mme Auberger. ♦

Denis Leclerc

Professeur de Civilisations anciennes,
Collège F.-X.-Garneau

1. Janick AUBERGER, *Historiens d'Alexandre*, Coll. «Fragments», Paris, Les Belles Lettres, 2001, p.25
2. *Ibid*, p.102
3. *Ibid*, p.96

POUR MIEUX COMPRENDRE LE PRÉSENT



MARS
2002

NOUVELLE ÉDITION

HISTOIRE DU XX^e SIÈCLE

Marc Simard

Table des matières

- Chapitre 1** Les sociétés industrielles et l'hégémonie européenne
- Chapitre 2** La fin d'un monde : la Première Guerre mondiale
- Chapitre 3** La révolution soviétique
- Chapitre 4** Le monde transformé et ébranlé
- Chapitre 5** La « révolution » fasciste
- Chapitre 6** La Deuxième Guerre mondiale
- Chapitre 7** L'URSS triomphante et la Guerre froide
- Chapitre 8** La décolonisation
- Chapitre 9** L'hégémonie américaine
- Chapitre 10** Un nouvel ordre international
- Chapitre 11** Les sociétés de consommation
- Chapitre 12** Mort du communisme et mondialisation

QUOI DE NEUF ?

- » Maintenant structurée en douze chapitres, cette nouvelle édition propose une répartition de la matière qui suit le calendrier et le programme collégial.
- » Un encart couleur enrichit la présentation en offrant des cartes, une iconographie, des documents historiques et bien plus encore !
- » Des capsules *Arts et culture*, *Sciences et techniques* et *Ailleurs dans le monde* complètent le tableau historique en présentant des événements parallèles au contenu du chapitre.

STRUCTURE D'UN CHAPITRE

Histoire du XX^e siècle contient plusieurs outils pédagogiques qui facilitent et stimulent l'apprentissage.

- » Des illustrations, des cartes, des tableaux et des graphiques complètent l'information et dynamisent le manuel.
- » Des biographies permettent aux étudiants d'élargir leurs connaissances générales.
- » Des chronologies permettent de visualiser les séquences événementielles.
- » Les définitions de concepts clés clarifient l'exposé.
- » Des questions de révision et d'approfondissement permettent un retour sur les connaissances et assurent une solide compréhension de la théorie.
- » Une bibliographie et des suggestions de lecture commentées fournissent des pistes pour fouiller un sujet ou pour découvrir l'histoire racontée par des romanciers.
- » À chaque chapitre, un dossier méthodologique initie les étudiants aux méthodes de travail des historiens.



H MARC TURCOTTE **ISTOIRE DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE** **DEUXIÈME ÉDITION**

Nouveautés de la nouvelle édition

- Un glossaire courant proposant des définitions, historiques ou plus générales, des mots techniques ou importants
- Questions de révision à la fin des chapitres
- Amélioration des cartes
- Un texte plus fluide, plus pédagogique, épuré de ses passages trop savants
- Certains passages remplacés par des tableaux-synthèse
- Les illustrations de l'encart couleurs de la première édition ont été incorporées au texte (en noir et blanc)
- Mise à jour des suppléments culturels
- Itinéraires touristiques en fin de volume

Programme multimédia sur CD-ROM

Un programme d'accompagnement est offert sans frais sur adoption du manuel; il comprend, pour chaque chapitre du volume :

- Les cartes historiques du manuel, présentées en couleurs
- Les mêmes cartes, en noir mais muettes, que le professeur pourra importer dans un traitement de texte et éditer à sa guise
- Des documents iconographiques (art et architecture) en couleurs
- Des plages musicales illustrant l'histoire de la musique de l'époque étudiée

ISBN : 2-89137-263-8 – 466 pages – 39,95 \$



DÉCARIE ÉDITEUR
233, avenue Dunbar, bureau 201
Téléphone : (514) 342-8500
Télécopieur : (514) 342-3982